



**HAL**  
open science

## Penser l'architecture et l'architecte

Noël Jouenne

► **To cite this version:**

| Noël Jouenne. Penser l'architecture et l'architecte. Licence. France. 2014. halshs-03387795v2

**HAL Id: halshs-03387795**

**<https://shs.hal.science/halshs-03387795v2>**

Submitted on 18 Jun 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**S532.1**

**Penser  
l'architecture  
et l'architecte**

Support de cours 2012

Noël Jouenne



Que nous donnent à penser les architectes et leur architecture ? Il s'agit ici de proposer un cadre théorique permettant d'identifier différentes fonctions et perceptions de l'architecture à travers la réception d'auteurs (cinéma, littérature...), d'acteurs (biographie d'architecte), ou des architectes eux-mêmes (mémoires, autobiographies).

Ce cours magistral prendra pour appui le cadre des unités d'habitation de grandeur conforme de Le Corbusier, à travers son parcours, le développement des unités d'habitation, la réception par les habitants et la mise en place du processus de patrimonialisation à l'œuvre. Ces exemples seront articulés à d'autres études de cas qui serviront de points de comparaison. Il s'agira également de réfléchir au rapport entre architecture et politique ainsi qu'au statut des projets non réalisés.

L'évaluation prendra la forme d'un devoir sur table (type dissertation, commentaire de texte ou note de synthèse) à partir d'une question. Tous documents autorisés.

### **Cours magistral du premier semestre 2012 sur trois séances**

Lundi 22 octobre

Lundi 5 novembre

Lundi 19 novembre

# Thème des séances

|  |           |
|--|-----------|
| <b>I Architecture, architecte, modèle et société</b> .....   | <b>4</b>  |
| 1_Des définitions qui progressent .....  | 4         |
| 2_Mais qui a créé les créateurs ? .....  | 6         |
| 3_Croire en l'architecture .....   | 10        |
| <b>I bis Architecture, architecte et société : les fonctions sociales à l'épreuve</b> .....        | <b>13</b> |
| 1_Introduction : posons le cadre .....   | 13        |
| 2_Les fonctions sociales à l'épreuve.....  | 20        |
| <b>II Lorsque l'architecture et la société s'affrontent</b> .....                                  | <b>29</b> |
| 1_ Un exemple singulier : Pascal Häusermann .....  | 29        |
| 2_Retour sur le contexte des années 1950.....  | 31        |
| 3_Discussion .....   | 31        |
| 4_ Notes à propos de Pascal Häusermann .....   | 34        |
| <b>II bis – Vers une dimension symbolique de l'architecture</b> .....                              | <b>35</b> |
| 1_Quelques définitions [Fiche 7] :.....  | 35        |
| 2_Mise en débat : Une mondialisation de l'architecture a-t-elle un sens ?.....                     | 37        |
| 3_Retour sur la notion de culture : Annette Tison et la maison des Barbapapa.....                  | 38        |
| <b>III - Vers une dimension symbolique de l'architecture : le patrimoine</b> .....                 | <b>41</b> |
| 1_ Le processus de patrimonialisation.....   | 41        |
| 2_Exemple de processus de patrimonialisation rétroactif.....                                       | 42        |
| 3_Le processus de patrimonialisation à l'œuvre : l'exemple de Firminy .....                        | 42        |
| <b>III bis - Architecture, architecte, pouvoir : rapport entre architecture et politique</b> ..... | <b>45</b> |
| 1_Quelques éléments de compréhension .....   | 45        |
| 2_Prolongement : Récit d'une expérience personnelle.....   | 50        |
| 3_L'architecture comme miroir de la société.....   | 52        |
| <b>IV synthèse</b> .....   | <b>54</b> |
| <b>V Recommandation pour le partiel</b> .....  | <b>56</b> |
| <b>Bibliographie indicative</b> .....  | <b>57</b> |



# I Architecture, architecte, modèle et société

## 1\_ Des définitions qui progressent

J'emprunte à Benoît Goetz, Philippe Madec et Chris Younès les définitions qui suivent, et tirées de leur petit opusculé *Indéfinition de l'architecture* (La Villette, 2009).

Définir l'architecture est une gageure depuis Vitruve (90 Av JC- 20 Av JC) [dia. 1]. Platon, Plotin et Vitruve en donnent ainsi quelques définitions. On retiendra de Vitruve les conseils qui restent encore de nos jours d'actualité : « En toutes sortes d'édifices il faut prendre garde que la solidité (*firmitas*), l'utilité (*utilitas*) et la beauté (*venustas*) s'y rencontre ». Lors de l'inauguration de la caserne Jacques Vion, l'architecte toulousain Pierre Deboux (1925-2001) prend ce repère inscrit au fronton de l'architecture depuis deux mille ans (source : *ina*). Parmi d'autres, Florent Champy, dans *sociologie de l'architecture*, n'évoque-t-il pas Vitruve en exergue de son introduction ?

Vitruve est encore aujourd'hui un modèle, ou tout du moins, l'architecte s'y réfère pour montrer son appartenance, sa filiation, sa « communauté ».

Si les architectes et les chercheurs en architecture se réfèrent de manière continue à Vitruve, qui est pour l'architecte ce que Hérodote est à la sociologie, c'est que nous touchons aux fondements de la discipline (s'agit-il d'une discipline ou d'un métier ?).

Etienne-Louis Boullée (1728-1799) [dia.2] tient un autre discours. « Qu'est-ce que l'architecture ? La définirai-je avec Vitruve l'art de bâtir ? Non. Il y a dans cette définition une erreur grossière. Vitruve prend l'effet pour la cause. Il faut concevoir pour effectuer. Nos premiers pères n'ont bâti leurs cabanes qu'après en avoir conçu l'image. C'est cette production de l'esprit, c'est cette création qui constitue l'architecture, que nous pouvons, en conséquence, définir l'art de produire et de porter à la perfection tout édifice quelconque. L'art de bâtir n'est donc qu'un art secondaire, qu'il nous paraît convenable de nommer la

partie scientifique de l'architecture. L'art proprement dit et la science, voilà ce que nous croyons devoir distinguer dans l'architecture ». On entrevoit une rupture avec Vitruve et la tradition architecturale de la reproduction et de l'imitation à l'infini. La colonne perd de son sens et la feuille d'acanthé symbolise le passé. Mais il faudra attendre encore quelques décennies pour que les études des ordres des colonnes (dorique, ionique et corinthien) laissent leur place à un autre regard sur le monde.

L'esprit est au cœur de la création. Tantôt esprit, tantôt âme, la création renvoie à un geste pensé et maîtrisé. Pour Ludwig Wittgenstein (1889-1951) [dia.3], « l'architecture est un geste. Tout mouvement intentionnel du corps humain n'est pas un geste. Pas plus que tout bâtiment construit dans une intention donnée n'est de l'architecture ». Cherchons une définition du geste du point de vue du philosophe. Je retiens du TLF (Trésors de la Langue Française) : « En tant qu'il double, sur le plan corporel, un vécu psychol. ». Le geste est un mouvement extérieur du corps exprimant une manière d'être ou de faire, et dans ce cas, le geste architectural serait le vecteur d'une intention psychologique particulière.

L'époque moderne (vers 1920) convoque elle aussi sa définition de l'architecture. Ainsi, pour André Lurçat (1894-1970) [dia.4] nous trouvons « volumes, surfaces, espace, lumières. C'est là la vraie gamme de l'architecture ». Les quatre éléments sont eux aussi convoqués dans une intention particulière. Les réunir et trouver un équilibre satisfaisant revient finalement à s'appuyer sur la définition de Wittgenstein. Ne pensez-vous pas ? Ce rapprochement est à faire chez d'autres auteurs.

Selon son contemporain, le sociologue Georges Bataille (1897-1952) [dia.5] « l'architecture est l'expression de l'être même des sociétés ». A mesure que la pensée se complexifie, l'âme de l'architecture se révèle au détriment du bâti. Avec l'époque moderne l'architecture se pense non plus pour elle-même, mais dans un espace, une urbanité naissante. La sociologie pense l'architecture comme le miroir de la société. L'architecte est donc le façonneur du miroir, le créateur. On retrouve cette notion de miroir chez De Porzamparc au sens où l'architecture est façonnée dans un lien étroit avec l'histoire dans laquelle elle est produite.

Mais comme l'architecture possède plusieurs vérités, le miroir peut être déformant et indiquer, comme dans l'architecture colonialiste, qu'une vague idée des choses.

Chaque architecte peut donner sa définition de l'architecture, et en retour, sa définition de ce qu'est un architecte. Ces définitions ne sont pas figées, elles évoluent dans le temps et dans l'espace car l'architecture, tout comme l'architecte, change, se modèle à l'image des sociétés.

Le but de ce cours n'est pas de dresser une liste exhaustive des définitions, car on l'aura compris, l'architecture est une vérité à plusieurs facettes. Dans sa leçon inaugurale au Collège de France, Christian de Porzamparc se pose lui aussi ces questions, celle de la définition de l'architecture et celle du sens de l'architecture. Il ne définit pas précisément ce qu'est l'architecture, mais l'oriente dans son rapport à l'homme et à notre planète. « Tout cet espace, dit-il, que nous modelons sans cesse, ce milieu transformé, est un artefact, un double artificiel de la nature » (p. 14). Puis il ajoute plus loin : « il n'y a pas une seule vérité en architecture », pour aboutir au credo selon lequel « l'incertitude est la vérité ». Voilà un champ mouvant, qui a rompu ses amarres depuis l'époque du mouvement moderne. Et l'on devient humble devant ce professeur du Collège de France pour qui depuis ses débuts « chaque projet m'a paru reposer la question : qu'est-ce que l'architecture, quel est son sens ? » (p. 27).

-> Et vous ? Quelle définition personnelle donnez-vous à l'architecture ?

## ***2\_ Mais qui a créé les créateurs ?***

Le sociologue français Pierre Bourdieu (1930-2002) pose la question du rapport entre la création et la société. Ne peut-on pas appliquer cette analyse au contexte des Trente glorieuses ? [\[L'amour existe de Maurice Pialat – Fiche pédagogique 1\]](#)

Pierre Bourdieu, dans son article de 1980 intitulé « mais qui a créé les créateurs ? » tente de révéler les mécanismes sociaux à l'œuvre dans l'idée qu'il existe des « créateurs » et que ceux-ci ont légitimité pour produire un acte créatif reconnu comme tel, détesté ou admiré,

dans le champ artistique. Appartenir à ce champ est déjà un tour de force. Le champ artistique est « capable de fonder la croyance dans les pouvoirs quasi divins qui sont reconnus à l'artiste moderne ». On l'observe à tous les niveaux et dans toutes les disciplines. La croyance qui fait qu'un auteur est cru, davantage à un autre, procède du même type de mécanisme.

Voyons maintenant deux exemples de trajectoires sociales ascendantes.

Roger Poyé (1885-1958) ou Félix Dumail (1883-1955) en sont des modèles. On l'a vu, avec la mise en place de l'Ordre des architectes (31 décembre 1940), sous Vichy, et la régularisation du statut d'architecte dans les années d'après-guerre. Si Le Corbusier (1887-1965) reste « homme de lettres » c'est purement par provocation envers un Ordre qu'il ne supporte pas. D'autres, comme Charlotte Perriand (1903-1999) [dia.6], n'y arriveront pas.

A ce propos, Charlotte Perriand raconte cette anecdote. « Si, avant la guerre, je pouvais me dénommer architecte, cette vocation à la Libération m'était interdite. Le gouvernement de Vichy avait en effet créé, entre autres, l'Ordre des architectes qui, contrairement au compagnonnage dont il disait s'inspirer, ne défendait que le titre, c'est-à-dire le droit d'exercer. Le diplôme délivré par l'école des beaux-arts était la seule condition. Je n'étais munie, depuis 1933, que du certificat que me donna Corbu – l'horreur -, quoique Freyssinet, Auguste Perret et lui-même (Corbu) eussent été les seuls à être intégrés d'office par leurs pairs » (Perriand, p. 245).

Perriand comme bien d'autres font partie de cette catégorie des « Architectes sans diplôme » qui pourtant ont marqué l'histoire de l'architecture. Je me permets d'ouvrir une parenthèse pour souligner qu'il n'est pas rare de trouver des architectes non diplômés, et qu'au contraire des médecins, la possibilité de créer (de travailler) n'est pas soumise à l'exclusivité des diplômés. Ainsi, parmi les architectes les plus renommés, Tadao Ando ou Patrick Bouchain illustrent la trajectoire de l'autodidacte.

L'architecte conçoit et crée dans des proportions aléatoires. Par exemple, Philippe Starck, qui n'est que créateur (concepteur) s'associe à Patrick Bouchain — lui-même associé à d'autres architectes — pour réaliser sa maison mise en vente au catalogue des 3Suisse en

1990. Reste que l'architecte de « talent », reconnu sur la place du star-system, produit toujours une part de création. A ce titre, l'architecte appartient au champ artistique. Bourdieu [dia.7] dira que le champ artistique est « capable de fonder la croyance dans les pouvoirs quasi divins qui sont reconnus à l'artiste moderne » (p. 220).

**L'artiste est un surhomme**, placé au-dessus du lot. Historiquement c'est un homme.

Et quand l'architecte se veut côtoyer les dieux, il se pare d'atours masculins. Manuelle Gautrand [dia .8], dont le nom est équivoque, n'est-elle pas représentée comme un garçon, coupe de cheveux courts, pas de boucles d'oreille, absence de maquillage, hormis les lèvres soulignées en rouge. *Madame Figaro* s'en saisit d'ailleurs dans un papier concernant la masculinité au travail. Selon Manuelle Gautrand : « **Avec les hommes, tout est plus clair, plus direct et plus simple. Le fait que des femmes choisissent de faire carrière dans des milieux masculins ne doit, à mon avis, rien au hasard : leurs manières de fonctionner nous conviennent mieux.** » (*Madame Figaro*). La question du genre est aussi au numéro d'A10 en juill. août 2007, n°16. « L'architecte doit-il avoir un genre ? » sous-entendu mâle ou femelle. Visiblement cette question pose problème. L'architecte anglo-irakienne Zaha Hadid [dia.9] semble avoir moins de problèmes en tout cas elle n'évacue pas sa féminité.

Bref, **l'architecte côtoie les grands**, le pouvoir, la puissance. En septembre 2007, à l'occasion de l'inauguration de la cité de l'architecture, le président de la République convoque les représentants les plus importants de la discipline. « A l'occasion de l'inauguration de la Cité de l'architecture et du patrimoine, le président de la République a tenu un discours sur l'avenir de la France en la matière. Nicolas Sarkozy a ensuite déjeuné avec les représentants les plus importants de la discipline. Les Français Rudy Ricciotti, Christian de Portzamparc, Dominique Perrault et Jean Nouvel commentent pour L'EXPRESS.fr leur rencontre avec le chef de l'Etat. » En effet, nous pouvons voir Rudy Ricciotti mis côte à côte avec Jean Nouvel, Christian de Portzamparc, etc. aux côtés du président de la République française, dans un article critique de Françoise Fromonot (*Criticat*, n°2, 2008). Notons m'ambigüité de voir certains architectes critiquer à tout va et servir le Prince, comme pourrait l'écrire Michel Ragon.

Il en est de même pour Gaudi qui sait s'entourer de commanditaires puissants, ou de Le Corbusier, qui s'hésita pas à prendre un appartement à Vichy durant la Seconde Guerre mondiale (Pierre Gras, *Le Corbusier voyageur*, L'Harmattan, 2008). Les grands architectes

sont familiers des hommes de pouvoir. « Le nom du maître est bien un fétiche » dira encore Bourdieu lui-même en proie à la fétichisation de ses fidèles adorateurs. De fait, l'architecte côtoie le pouvoir car les grands projets émanent de ce dernier. Et les stars produisent à l'échelle de la nation.

[dia.10] [De gauche à droite, les architectes Thom Mayne, Rem Koolhaas, Christian de Portzamparc, Jean Nouvel, Norman Foster et Zaha Hadid.]

[http://www.lexpress.fr/culture/architecture-patrimoine/architecture/sarkozy-et-les-architectes\\_475304.html](http://www.lexpress.fr/culture/architecture-patrimoine/architecture/sarkozy-et-les-architectes_475304.html)

*Fiche 1 : L'Amour existe, Maurice Pialat, La Pléiade, 1961, 22'*



Il s'agit du premier documentaire (et premier film) de Maurice Pialat. Il prend comme sujet la banlieue de la fin des années 1950 et montre le contraste entre la vie ouvrière dans ses contours intimes et l'urbanisation naissante des grands ensembles. Les petits-bourgeois apprennent à distinguer le paysage nouveau des immeubles où il n'y a rien à voir. Ce procès de la vie moderne renvoie à des questions sociales sur le rapport intergénérationnel, le sens et l'équité de la vie.

REPERES :

- La critique que fait Maurice Pialat des années 1960 vous paraît-elle fondée ?
- Sur quels arguments porte le contraste entre Paris et la banlieue ?

- S'agit-il d'établir une différence entre espaces ou entre catégories sociales ?
- Diriez-vous qu'il existe un lien entre l'espace habité et le « projet » d'urbanisation ?
- L'architecture populaire peut-elle être qualifiée d'architecture au sens de Ludwig Wittgenstein ou bien de Georges Bataille ?

PROLONGEMENT PAR DES LECTURES :

Le texte intégral du commentaire de ce documentaire est disponible sur de nombreux sites Internet.

Le site de Maurice Pialat : <http://www.maurice-pialat.net/amourexiste.htm>

- Robert Lynhart, *L'établi*, Ed. de Minuit, 1978 [enquête ethnologique sur le monde du travail]
- Jean Monnod, *Les Barjots. Essai d'ethnologie des bandes de jeunes*, Juillard, 1968 [première enquête ethnologique sur les bandes de jeunes]

### **3\_Croire en l'architecture**

Le sujet n'est pas l'artiste en tant que tel, c'est l'ensemble du corpus artistique, ou plus précisément du champ artistique à travers ces mécanismes de création, de reproduction, de confortation, de critique, animé par des sociologues et des historiens, des promoteurs et des journalistes, des politiques et des administrateurs, des financeurs et des admirateurs, des enseignants et des élèves architectes.

« **L'univers de l'art est un univers de croyance** », nous dit Bourdieu. Il s'agit d'idées ancrées selon lesquelles untel est plus doué qu'untel, que le don s'acquiert à la naissance. La notion de don est mise en pièce par l'anthropologie depuis ses fondements. L'apprentissage n'est qu'acquis, et se transmet d'autant plus facilement que le capital social, économique, culturel et symbolique du créateur l'aide à asseoir une légitimité dans la croyance du don.

Hors du champ esthétique et de ses valeurs subjectives, l'analyse de la création — c'est-à-dire le champ de la création — (et du créateur) dépend de paramètres tangibles comme l'étude du réseau de sociabilité de l'artiste et de ses parents, de sa trajectoire scolaire, de son environnement social et culturel, mais aussi religieux et politique, etc. Ce que Bourdieu nomme des « déterminismes sociaux » sont à l'œuvre dans l'acte de production créatif. Leurs traces sont présentes dans l'objet produit. La sociologue Raymonde Moulin a longuement travaillé sur ces questions, tout comme Pierre-Michel Menger dans le domaine

de la musique classique et de la création. Une mise en perspective de ces travaux serait d'un intérêt certain.

Que fait Rudy Ricciotti lorsqu'il invective l'opinion publique dans un « communiqué des architectes en colère » en novembre 2007 ? Le collectif *French Touch* manifeste son mécontentement à l'occasion de la remise de l'Équerre d'argent.

« La réduction de la création architecturale à une opposition entre « gesticulation » et « architecture du quotidien » revendiquée par le Moniteur à l'occasion de la remise des prix d'architecture de cette année relève d'une manipulation réactionnaire qui vise à vider de son sens la complexité de la pensée développée par les architectes.

L'utilisation de nos travaux comme caution à la volonté de mettre en exergue une architecture que vous qualifiez de quotidienne, pose le problème de notre représentation et de la crédibilité de notre activité au regard d'une architecture qui s'évalue par-delà nos frontières.

Nous refusons ce discours réducteur et interdisons l'utilisation de l'image de nos bâtiments dans l'annuel AMC 2007. » *L'Express* du 9 novembre 2007

Le mouvement des architectes en colère compte 95 agences signataires dont Rudy Ricciotti, Francis Soler, Matthieu Poitevin, Lewis Duncan, Manuel Gautrand, entre autres. Fin 2007, il propose de publier à part le catalogue de l'année en matière de création architecturale.

Faire intervenir la notion de champ nécessite d'aborder celle de l'habitus.

#### Références des ouvrages convoqués et cités

Pierre Bourdieu, *Question de sociologie*, Seuil, 1984

Florent Champy, *Sociologie de l'architecture*, Seuil, 1998

Benoît Goetz, Philippe Madec, Chris Younès, *Indéfinition de l'architecture*, Pris, Ed. de la Villette, 2009

Pierre Gras, et Thierry Paquot, *Le Corbusier voyageur*, L'Harmattan, 2009

Françoise Fromonot, « Le pavillon noir flotte sur la marmite », *Criticat*, n°2, 2008



Notes personnelles :

# I bis Architecture, architecte et société : les fonctions sociales à l'épreuve

## 1\_ Introduction : posons le cadre

L'architecture n'existerait pas sans les hommes, d'abord ceux qui vivent l'architecture avant ceux qui la conçoivent. Mais les architectes sont-ils les seuls à faire de l'architecture ? et comment s'inscrivent-ils dans la société ? [*Habiter la cité Henri Sellier* de Vonnick Guénée, autour de Félix Dumail – Fiche 3]

A la fin des années 1980 il y a une prise de conscience qui s'installe dans les mentalités et qui consiste à penser le monde comme un tout global et fini. *Voici le temps du monde fini*, écrit Albert Jacquard en 1991, appuie cette idée qui prolonge les signaux lancés par les écologistes dans les années 1970. A l'époque cela fait rire car l'échelle de pensée des hommes n'a pas encore atteint cette dimension. Il faudra attendre le début des années 2000 pour qu'une prise de conscience globale et réaliste s'installe enfin. Aujourd'hui l'écologie est partout. Elle brouille les pistes en proposant sous l'étiquette de « développement durable » des solutions parfois bricolées à dessein d'enrichissement économique.

Nouveaux enjeux : La question ou la problématique des énergies renouvelables, des économies d'énergies, des enjeux liés à la planète, implique l'architecte au premier plan, par la multiplication des règles et des normes.

À lire absolument : Jean MALAURIE, *Terre Mère*, éditions du CNRS, 2008 (4 euros)

[Extrait de Jean Malaurie p. 17]

« Pour les populations autochtones des hautes latitudes, qui y vivent depuis des millénaires, ce sera un renversement radical de situation ; une inversion ; un choc des cultures que peu de civilisations ont affrontés. Quant à nous, les conséquences sont imprévisibles. Oui, imprévisibles. Car notre ignorance, devant nombre de paramètres responsables de ces grands problèmes, devrait confondre d'humilité l'expert. »

Parce que l'homme a d'abord besoin de se protéger, de cerner son groupe d'appartenance, de constituer une famille et d'assurer la continuité de sa lignée. Les besoins fondamentaux de l'être humain le pousse à agir en conséquence de cause. D'où l'architecture sans architecte. L'homme n'a pas attendu l'architecte pour construire son abri et pour ériger des temples à ses divinités. Il n'a pas attendu l'architecte pour concevoir des stratégies guerrières et pour se protéger des autres.

Qui fait l'architecture ? L'architecte maître d'œuvre qui réalise un bâtiment, est-ce l'image qu'il renvoie à travers la réception du bâti, ou bien l'architecture s'inscrit-elle dans un processus d'appropriation et d'identification complexe ? Je ne parle pas ici de la chaîne opératoire nécessaire à la réalisation d'un bâtiment. Les corps de métier y sont nombreux, et chacun participe à la réalisation du projet commun. Mieux ! Chacun interprète les plans d'exécution en fonction d'un savoir-faire, d'une économie de moyen et de matériaux, des délais à respecter, etc.

Architecture = Architecte et au-delà, que véhicule l'architecture au-delà du *star system* et d'une tendance à l'uniformisation des commandes publiques ? La grande architecture des grands architectes n'est-elle pas un masque qui empêche de voir la réalité quotidienne des milliers d'architectes à travers le monde qui font autre chose que du grandiose et de l'objet muséal ? Et pourquoi les architectes (les modèles) ne devraient-ils produire que de l'architecture grandiose ?

Pourquoi focaliser l'attention du grand public sur ce qu'en majeure partie aucun d'entre nous n'aura accès ? Pièce d'exception, modèle à suivre, courant de pensée en création, miroir de la société ? Quel est ce miroir dans lequel la société ne se reconnaît pas ?

Pourquoi aujourd'hui des groupes comme Monné-Decroix, filiale du groupe Crédit Agricole immobilier, proposent des lotissements suivant une architecture « résolument moderne » au style pourtant dépassé ? Cette architecture est aussi accompagnée d'une idéologie sécuritaire, d'une culture de l'entre-soi et de l'ostentation.

« Au sud de Toulouse, "Les Terrasses de Pech David" possèdent une caractéristique remarquable : la façade d'une ancienne maison typiquement toulousaine a été conservée et rénovée pour s'intégrer au bâtiment. Un clin d'œil à l'architecture locale que l'on retrouve également avec les parements de briques ; l'alternance avec les enduits clairs apportant une note moderne à l'ensemble. »

Dans le quartier de Sauzelong, « L'architecture contemporaine de la résidence allie un collectif de 14 appartements et 15 appartements T4 duplex groupés, en parfaite harmonie avec les habitations alentours. » Tout comme il est facile de dater un immeuble des années 1970 ou 1980, les immeubles construits aujourd'hui sont déjà datés car leur esthétique s'efface à mesure qu'ils sortent de terre. La mode des verrues de couleur vive, le contraste et l'absence de symétrie, y compris dans la composition générale, tous ces codes semblent chercher un sens dans un monde incertain, en perpétuel état de crise (identité, social, politique, économique, religieux, etc.). Marc Augé parle de cette nouvelle idéologie du présent qui nous plonge dans un monde en pleine éruption (Augé, 2008, p. 65). Pour lui, les architectes sont parfois perçus comme les seuls grands artistes de notre temps, car « ils épousent leur temps, ils en élaborent les images et les symboles » (p. 66).

« En même temps, dit-il, l'architecture mondiale, dans ses œuvres les plus significatives, semble faire allusion à une société planétaire encore absente. Elle propose les fragments brillants d'une utopie éclatée, d'une société de la transparence qui n'existe nulle part encore. Elle relaie en un sens les illusions de l'idéologie du présent, elle exprime le triomphe du système sur les points les plus forts du réseau planétaire, mais elle dessine simultanément quelque chose qui est de l'ordre de l'utopie et de l'allusion, en désignant, en figurant un temps qui n'est pas encore arrivé, qui n'arrivera peut-être jamais, mais qui reste de l'ordre du possible » (p. 66).

La dernière fois, nous avons parcouru un ensemble de définitions de l'architecture, et à travers elles de l'architecte. Ces définitions allaient du plus pragmatique au plus cosmologique.

Le dictionnaire Petit Robert donne plusieurs acceptations de vocable « architecte » :

1/ Personne diplômée, capable de tracer le plan d'un édifice et d'en diriger l'exécution.

2/ Personne ou entité qui élabore et construit quelque chose.

=> Le dictionnaire néglige la raison, le but, les moyens, les conséquences, le sens, le rapport à l'individu et au groupe qui forme communauté humaine.

Construire une église ce n'est pas construire une maison. Bâtir un temple, une école ou un lieu sacré (mairie), ce n'est pas ériger un immeuble, une villa ou une place publique. Pour

être terre-à-terre, vous me direz que les financeurs ne sont pas du même ordre, le maître d'ouvrage est tantôt une communauté (religieuse), une communauté de communes, un syndicat, une entreprise, une famille bourgeoise ou ouvrière. C'est donc qu'au-delà du simple rapport à la création d'un édifice, il y a celui du rapport entre les hommes qui en ont fait la commande ou qui vivront dedans (ou l'utiliseront).

Bien souvent, les architectes sont ignorés, en dehors d'une poignée de « grands » noms qui tracent une ligne dans l'histoire de l'architecture. En septembre 2012, 38 663 architectes sont inscrits au tableau de l'Ordre des architectes de France. Si vous ajoutez les architectes diplômés non inscrits mais exerçant un métier dans le domaine de l'architecture (y compris l'enseignement), compte tenu du petit nombre d'architectes français reconnus à l'échelle mondiale, cela représente un architecte star sur 4.000. Dans le passé comme dans le futur, l'histoire officielle ne conserve que quelques noms. Cela se vérifie tous les jours, lorsqu'un bâtiment de Claude Vasconi est en voie d'être détruit. Que restera-t-il de Vasconi (l'auteur du lycée Gallieni 2008, prix de l'architecture Midi-Pyrénées, mort en 2009) ?

D'ailleurs la destruction n'est pas une condition d'oubli, l'indifférence en est une autre. Voyez le peu de cas fait autour du bâtiment du canceropôle de Roger Taillibert (laboratoire Pierre Fabre).

Pouvons-nous en déduire que l'architecte ne vit qu'au présent ? Dans un présent historique que l'on oublie à mesure du recouvrement de son œuvre par de nouveaux venus. De ce point de vue, l'architecture transcende l'architecte. Peut-être faut-il croiser cette idée avec celle du palimpseste, cette multitude de couches qui viennent recouvrir le temps.

N'y a-t-il pas une mode en architecture (et plutôt du côté des architectes) comme il y a une mode au niveau vestimentaire. Cela ne s'inscrit-il pas dans une dynamique économique de consommation (surconsommation) où l'événement tient une place centrale ? S'agit-il d'un effet pervers ou entre-t-on dans une guerre symbolique, sorte de potlatch exutoire, de rivalités nationales (au niveau des grandes villes, des régions, des nations). Dans ce cas l'architecte du *star system* serait-il simplement un pion au service d'un Etat ? Ou au service de la ou du politique ?

Au XIX<sup>e</sup> siècle, leur nom (aux architectes), parfois apposé sur la façade, laisse une trace, un nom plus ou moins oublié, mais que l'on peut, à travers un parcours dans la ville, croiser avec d'autres réalisations et construire un ensemble cohérent qui fait œuvre. En dehors des créateurs nationaux, légitimés par un ordre d'Etat, l'on trouve des architectes régionaux ou locaux qui vont illustrer leur vie en construisant pour une ville, pour une région, mais sans jamais sortir de cette espace géographique et politique.

La légitimation s'opère par concours (ou par nomination), lui-même définit dans un processus de reproduction des valeurs et des normes (d'autant plus vrai pour la nomination). Donc dans un rapport politique. L'introduction du DPLG enferme définitivement l'architecte dans un corps d'Etat, ce qui n'empêche pas certains « créateurs » Philippe Starck, Ricardo Bofill ou Le Corbusier de faire de l'architecture sans être architecte.

Par exemple, il existe des architectes locaux, qui ont su laisser des traces de leur passage, des traces suffisantes pour pouvoir inscrire leur travail dans la continuité historique esthétique et politique d'une époque. Commandes privées et commandes publiques s'associent pour donner consistance et réalité à l'œuvre. L'œuvre d'un architecte est la somme de ses projets, réalisés ou non, durant son existence. Dans le cas très particulier de Le Corbusier, son œuvre dépasse sa propre existence puisque l'église Saint-Pierre de Firminy fut achevée trente-deux ans après sa mort.

Pour illustrer la carrière d'un architecte « inséré » j'ai choisi de vous montrer le film *Habiter la cité Henri Sellier* de Vonnick Guénée, 62 mn, [Fiche 3]. Ce choix porte sur le fait que Félix Dumail a fait sa carrière au même endroit, qu'il a bâti un ensemble qui fait cohérence, qu'il fut à l'origine d'un programme original de cité-jardin, lesquelles s'opposent aux cités dortoirs des urbanistes des années 1950.

### Fiche 3 : Félix Dumail (1883-1955) : un architecte au service des Hommes



« Construite entre 1927 et 1954 dans une petite commune au caractère villageois, cette cité-jardin est remarquable par sa grande qualité tant urbaine que constructive et paysagère. Elle illustre parfaitement l'histoire des programmes, des modes de construction et des typologies architecturales du logement social : groupements de pavillons, immeubles collectifs avec commerces... tous conçus par un même architecte : Félix Dumail (1883-1955). »

Source : Centre Pompidou, 30 novembre 2002

A propos du documentaire de Vonnick Guénée, *Habiter la cité Henri Sellier*, 2007

#### Repères :

- En quoi l'architecte Félix Dumail se distingue-t-il ?
- Qu'est-ce qui fait la qualité de son architecture ?
- Selon vous, quels sont les éléments importants du documentaire ?
- La notion de patrimoine intervient-elle et dans quel sens ?
- Dans quel mouvement social l'histoire de la cité Henri Sellier s'inscrit-elle ?

#### Prolongement bibliographique :

Hélène Frouard, *L'architecte Félix Dumail (1883-1955) et le logement social*, mémoire de maîtrise dir. FR ; Hamon, Université Paris IV, 1991

Valérie Perlès, *Histoire du Pré-Saint-Gervais*, Créaphis, 2005

Notes personnelles :



## 2\_ Les fonctions sociales à l'épreuve

En quoi la carrière de l'architecte dépend-elle d'un contexte historique, social et politique ? Entre la carrière d'un architecte régionaliste et celle d'une star ne trouve-t-on pas des points communs ? [Cité à la casse de Frédéric Compain, et *La crise du logement* de Jean Dewever–Fiche 2]

Nous verrons à travers le film *Cité à la casse* le moyen de mesurer l'écart entre deux types d'architecture (sous-entendu avec celle de Le Corbusier avec la villa Savoye) en articulation avec le contexte social d'émergence et de patrimonialisation du bâti.

Lors de précédant chapitre, nous avons vu deux parcours « typiques » de la génération des architectes des années 1930-1950. Une illustration d'un parcours typique (au sens d'archétype) d'architectes et d'une architecture à travers la vie et l'œuvre de Roger Poyé ou de Félix Dumail. Cet architecte calaisien, contemporain de Le Corbusier, a construit durant sa vie principalement à Calais, en lien avec les instances politiques et la bourgeoisie locale. Il a su s'adapter au contexte de la demande, tout en restant proche des milieux d'influence.

Ellen Cazin, alors jeune étudiante à l'école d'architecture de Lille, entreprend en 1991 une étude à partir de l'école du petit Quinquin. Durant deux ans, elle cherche les quelques archives disponibles, car ses archives privées lui sont alors inaccessibles. C'est grâce à la secrétaire de Poyé, encore en vie à l'époque, qu'Ellen Cazin découvre l'homme et son œuvre. Ce travail sera publié quelques années plus tard.

Diplômé de l'école des beaux-arts de Douai (Pas-de-Calais), il débute sa carrière à 24 ans et commence par recevoir des prix et se crée une place parmi les sociétés d'architecture. La stratégie qui consiste à concourir renvoie directement à la constitution d'un réseau social à forte composante en capital social. Que cherche Roger Poyé sinon à se construire un réseau social suffisamment solide pour le propulser dans une carrière ascendante. A 26 ans, il signe deux projets de maisons individuelles, pour des négociants de café. C'est-à-dire qu'il se positionne dans l'espace bourgeois calaisien. Il signera d'autres projets pour des notables calaisiens, comme la famille Deguines (dentelliers) en 1913 à 28 ans. A la même époque il obtient une légitimité propre en devenant architecte agréé à la commande publique. Nous pouvons supposer que ses réalisations lui ont permis d'influencer les organes politiques puisqu'en 1920, il est nommé vice-président à l'école des arts décoratifs par le ministre des

beaux-arts. C'est un poste administratif qui se transforme deux ans plus tard en poste de directeur.

La commande publique débute au même moment avec un projet d'école des beaux-arts, et surtout le plan d'aménagement et d'embellissement de la côte calaisienne (la plage). Son parcours se prolonge en 1926 par la nomination au poste d'architecte de l'office d'habitation à bon marché (HBM), fonction sociale et politique qui lui permet de suivre les congrès nationaux et par conséquent d'accroître son réseau social. A 42 ans, il est nommé architecte conseil de la ville.

⇒ Ellen Cazin revient sur cette recherche :

« Bonjour,

Un très grand merci pour votre appel...

A propos du réseau relationnel de Roger Poyé, j'ai beau retourner cette question dans ma tête, je ne sais quoi répondre. Pour ce travail, je n'ai pas pu accéder aux archives officielles de l'agence", pas plus qu'à sa correspondance personnelle!! Il est vrai aussi surtout que je me suis plus penchée sur sa production... A l'époque, avec ce travail, il me semblait être "Don Quichotte à l'assaut de ses moulins à vent", aux yeux du plus grand nombre... encore aujourd'hui. Défendre la Bourse du Travail (d'ailleurs très abîmée par les travaux de vitrerie!!). Là où l'homme cultivé saisit un effet, l'homme sans culture attrape un rhume, disait Oscar Wilde. C'était un souci pour moi lors de mes études en architecture. Aujourd'hui je l'estime plus "sensible". Cette phrase était aussi le titre de mon diplôme... que je n'ai jamais pas soutenu. J'aurais dû proposer ce travail qui m'a pris plus de 2 ans mais j'étais déjà employée professionnellement dans le même temps... Tout cela pour vous redire mon plaisir de parler avec vous.

Vous êtes sans doute le premier et le seul à me présenter l'usage que vous faites de cette brochure et cela suffit à ma joie du travail accompli...

Sentiments distingués.

Ellen Cazin

33, rue de Ledinghen

62 126 Wimille

tél 03 21 87 69 63

ellencazin@orange.fr »

Un homme habile, téméraire et innovateur qui a su mêler la grammaire de l'architecture moderne avec celle de la tradition régionaliste. D'autres villes ont connu des aventures semblables, comme à Saint-Etienne avec Auguste Bossu ou Lyon avec Tony Garnier.

La cité Manifeste de Mulhouse est un autre exemple à mettre en relation avec les grandes entreprises familiales. L'origine de ce projet s'ancre dans l'histoire sociale et industrielle de la cité et des logements pour ouvriers.

« Implantée à côté de l'ancienne cité ouvrière datant du XIXe siècle, la cité Manifeste est un ensemble de 61 logements sociaux, construits en 2005 par de grands noms de l'architecture. A priori, tout sépare ces deux ensembles : mais entre les deux cités, les liens sont nombreux. »

[http://mcsinfo.u-strasbg.fr/article.php?cPath=17\\_47&article\\_id=7953#](http://mcsinfo.u-strasbg.fr/article.php?cPath=17_47&article_id=7953#)

[Voir également le documentaire *La cité Manifeste de Mulhouse* de Odile Fillion, 2009, cote DVD 268]

De son côté, Félix Dumail consacra sa vie aux HBM et dressa plusieurs projets de cité-jardin. La fonction de l'architecte vis-à-vis du logement collectif va se développer et trouver une voie nouvelle aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale avec la reconstruction. Dans les années 1950 l'état du patrimoine bâti en France est tel qu'une construction massive s'impose. Dans les villes touchées par les bombardements alliés la situation est incontournable. C'est Auguste Perret qui va, par exemple, reconstruire le Havre, aujourd'hui élevé au rang du patrimoine mondial.

Même si le projet de Dumail reste original et remarquable, la patrimonialisation, c'est-à-dire, la mise en commun d'une histoire partagée, reste l'œuvre de personnes isolées. Face à la villa, le logement social se trouve démuné. Ce que l'on conserve du XXe siècle c'est avant tout la villa d'architecte. La rue où Robert Mallet-Stevens a construit un ensemble de villas sera conservée alors que la muraille de Chine à Saint-Etienne sera détruite.

## Fiche 2

*Cité à la casse*, Frédéric Compain, Arte, 2006, 40 mm



REVUE DE PRESSE (établie à partir du site  
<http://f.compain.free.fr/presse.html>)

« Une soirée thématique inégale dominée par l'excellent documentaire de Frédéric Compain. De ce film qui laisse la parole très largement aux principaux concernés, souffle un grand vent d'humanité. »  
Caroline Constant – L'Humanité Dimanche

« L'occasion pour Frédéric Compain de réfléchir sur la difficulté de la rénovation urbaine, tiraillée entre la nécessité d'améliorer l'habitat et le respect des racines de ceux qui y vivent. Il apparaît que seule la démocratie locale permet d'éviter les conflits en ajustant les aspirations des habitants au renouveau urbain. »  
Jean-Marie Durand – Les Inrockuptibles

« Réalisé par un des documentaristes de la série 'Architectures', le second film de la « soirée théma » creuse davantage son sujet. La réussite du film de Compain tient à ce que des situations hétérogènes permettent de saisir globalement, d'une part les inflexions d'une politique urbaine sur un demi-siècle, d'autre part les logiques complexes et ambivalentes qui s'affrontent aujourd'hui plus que jamais, au rebours de l'idée reçue qui propose la démolition pure et simple de ces cités comme une panacée. »  
Rémi Guinard – Archiscopie

« Un diagnostic complet et percutant. »  
Télé 2

« A défaut de rétablir un dialogue entre les parties, ce film dresse un état de fait fataliste et sans audace. »  
Chloé Aeberhardt – Télérama

« Un documentaire précis sur la mobilisation de locataires qui refusent d'être expulsés. Les habitants se révèlent d'émouvants personnages de film, avec leurs souvenirs ou leurs colères contenues. »  
Catherine Bédarida – Le Monde

### REPERES :

- L'architecture est souvent mise en cause dans le procès de réhabilitation ou de destruction des immeubles en cité. Le documentaire apporte-t-il des réponses allant dans ce sens ?
- L'histoire sociale et urbaine de Halle-Neustadt et la cité de la Coudraie à Poissy vous semblent-elles similaires ?
- Quels sont les particularités et les points communs des locataires de ces cités ?
- Peut-on établir un lien entre ces particularités et le projet de destruction de cette cité ?
- Jean-Marie Delarue dit que « les phénomènes urbains ne sont pas l'œuvre du hasard ». Qu'en pensez-vous ?

### PROLONGEMENT PAR DES LECTURES :

Sylvain Taboury, ed., Billardon. *Histoire d'un grand ensemble, 1953-2003*, Créaphis, 2004 [A.S/TAB]

Pierre-Jacques Derainne & Geneviève Michel, *Aux Courtilières. Histoires singulières et exemplaires*, Créaphis, 2005 [A.S/COU]

## La cité Manifeste de Mulhouse (DVD) - support/Fiche 3

[Power point 2]

Le patrimoine c'est quelque chose que l'on a en commun, ce sont des valeurs que l'on partage. Le patrimoine génétique c'est notre part humaine commune, le patrimoine culturel, c'est ce qui est admis communément comme appartenant à l'histoire commune, c'est ce que l'on partage à travers des valeurs et des idées. Tel architecte fait partie du patrimoine, tel autre non. Mais cela ne va pas de soi. Le processus de patrimonialisation c'est le mécanisme social qui, par différents moyens, va permettre d'aboutir au fait qu'un architecte et sa production va devenir un élément incontournable de la culture et de la société. Les choses ne sont pas données patrimoine, elles le deviennent. Gaudi relève du patrimoine mondial car l'humanité partage l'idée que son œuvre est remarquable et qu'il faut la conserver. Au niveau local des habitants ou des riverains vont faire la démarche de sensibiliser le plus grand nombre aux valeurs qu'ils partagent. Marcel Lods (1891-1978) à Rouen pour des bâtiments scolaires, Jacques Henri Labourdette (1915-2003) à Marseille pour trois immeubles collectifs (Tours). Candilis (1913-1995) à Toulouse. Et puis Le Corbusier avec Marseille, Nantes, Briey et Firminy. Se sont au départ les habitants qui témoignent de l'intérêt pour leur logement au moment d'une réhabilitation, d'une destruction, d'une modification. Puis le politique s'en empare et le verse dans l'espace public. La seule information par les habitants ne suffit pas, comme pour les phénomènes d'innovation, il faut que le corps social s'en empare et l'accepte.

Aux Etats-Unis le phénomène de patrimonialisation ou de prise en compte du patrimoine est également présent, mais pas dans les mêmes termes. Par exemple, les Etats-Unis refusent d'entrer dans le processus de patrimonialisation Le Corbusier, mais certains habitants des tours du 860-880 Lake Shore Drive (Ludwig Mies Van der Rohe 1886-1969) revendiquent un statut à part pour leur bâtiment.

Qui a le plus de poids ? l'architecte, l'architecture ou la société ? Quelques exemples montrent que ce n'est pas toujours la société qui tranche. Et qu'il faut que le contexte change pour que change la vision que l'on a de l'architecture. Antoni Gaudí n'aurait jamais

construit s'il avait demandé l'avis de ses contemporains. Le Corbusier a été confronté à une pression farouche de la part des anti-grands-ensembles. Mais la société n'est pas qu'une. Cela conduit à un constat : L'architecte peut-il faire valoir ses propositions lorsque celles-ci ne répondent pas aux attentes d'une société, et à l'idée que la société se fait de son architecture ?

[illustrations, Gaudi, Le Corbusier, Gehry, Ricciotti, Cité manifeste, Starck]

Antoni Gaudi, casa Battlo construite grâce à Josep Batllo i Casanovas, un immeuble résidentiel et des appartements de différents standing.

Le Corbusier et les unités d'habitation, 1954-1968.

Philippe Starck conçoit en 1994 avec Patrick Bouchain, Loïc Julienne et Jean-Marie Mandon, une maison pour les 3 Suisses. On peut voir sur le site de Starck la promotion de cette maison, a mis aussi sa réflexion sur le logis. L'amour est toujours au centre des propos de Starck. S'agit-il de l'amour des autres ou de l'amour de l'argent ?

*Starck House, (3 Suisses) 1994 - Maison en bois*

Ce coffret en bois contient les plans généraux au 1/50 de la maison dans les formules, avec ou sans auvent, d'une surface de 150 m<sup>2</sup> supplémentaire (rez-de-chaussée, étage, toiture, 2 coupes et élévation des 4 façades), les plans spécifiques au 1/50 de l'implantation de la charpente au sol, les principes de charpente (poutres, solivages, isolants, plancher et parquet), la charpente toiture-couverture, les menuiseries extérieures (fenêtres des 4 façades et les schémas de principe pour l'électricité, le chauffage et la plomberie), un classeur de chantier, une vidéo montrant les étapes de la construction de la maison commentée par Philippe Starck, le carnet de notes qui explique les étapes de la gestation du projet, le choix de l'endroit et les petites tracasseries administratives, un carnet de notes vierge pour noter ses propres expériences, un marteau, symbole de l'intervention personnelle dans la maison, un drapeau français pour le faîte de la maison. Les plans de la maison, qui peuvent être personnalisés, ont été réalisés par Patrick Bouchain, concepteur et par L. Julienne et J.M. Mandon, architectes. Il faut bien évidemment faire appel à des

spécialistes pour concrétiser le projet, obtenir les autorisations administratives et adapter le projet au terrain et à l'environnement régional.

[Site Starck, rubrique vidéo, dernière vidéo]

A l'opposé, la commande publique correspond à une demande à un instant (conjoncture). Le sort d'une architecture est très varié. De la conservation à la destruction.

Pour l'architecte cela va de la consécration à la relégation. Laissons-nous nous interroger sur le sens de ces destinées et du rapport à l'architecte. Nous pouvons faire ce constat : la société consacre certains architectes et relègue certains autres à travers la démolition des architectures. En fait ce n'est pas l'architecte qui est relégué mais son architecture. L'architecte est comme effacé.

Par exemple la destruction de la « muraille de Chine » à Saint-Etienne en mai 2000. Une barre de 270 m de longueur héberge 450 logements (2000 personnes dû familles nombreuses, 35% chômeurs). Le nom de l'architecte a disparu.

A Dijon, l'immeuble du Billardon subira le même sort, mais un ouvrage sera produit afin de conserver une trace de la mémoire de cet immeuble. Dans le cas du World Trade Center, l'architecte Minoru Yamasaki n'est pas en cause, son nom n'est pas effacé. Dans les grands ensembles et les immeubles collectifs, les habitants ne connaissent pas le nom de l'architecte. Aussi pouvons-nous dire qu'il existe une architecture sans architecte.

Lorsque l'architecture est mise en cause, ce n'est pas l'architecte qui est pointé du doigt, mais la société. Dans l'exemple de la Cité manifeste c'est cinq équipes d'architectes reconnues qui sont convoquées pour réaliser des immeubles collectifs. Posons-nous la question de l'importance du nom dans la réalisation. (Jean Nouvel, Shigeru Ban/Jean de Gastine, Lacaton & Vassal, Ducan Lewis, Mathieu Poitevin). Le film *Cité à la casse* de Frédéric Compain, Arte 2006, illustre bien le rapport entre fonction sociale de l'architecture « sans architecte » et contexte socio-économique de son émergence.

Si certaines architectures sont conservées et patrimonialisées et c'est qu'elles possèdent une valeur symbolique qui dépasse la simple valeur d'usage. Soit parce qu'elle incarne une époque, soit parce que l'architecte rayonne d'une aura puissante qui n'a de sens qu'à travers la symbolique et le sacré.

***Fiche 3 - S532 - Penser l'architecture et l'architecte – Noël Jouenne***

*Le cité manifeste de Mulhouse*, film de Odile Fillion, France 3, 2009, 52 mn

L'origine de la cité ouvrière de Mulhouse remonte à 1853. Conçue par l'architecte et ingénieur Emile Muller, elle contient environ 500 logements répartis selon des principes de l'époque : ouvrier, contremaître. Chaque famille possède sa maison, en accession à la propriété, et son jardin. Le projet de la Cité manifeste est réalisé à l'occasion du 150<sup>ème</sup> anniversaire de la SOMCO qui en est le propriétaire. En 2005, l'idée de concevoir un groupe de 61 logements sur le principe du manifeste d'Emile Muller est réalisée par un ensemble de 6 équipes d'architectes de renommée mondiale. Le documentaire d'Odile Fillion commence par une présentation du projet d'Emile Muller, puis nous assistons à une visite des équipes d'architectes et d'un atelier de type workshop. Enfin, les habitations sont visitées et commentées par leurs occupants sous le regard des architectes...

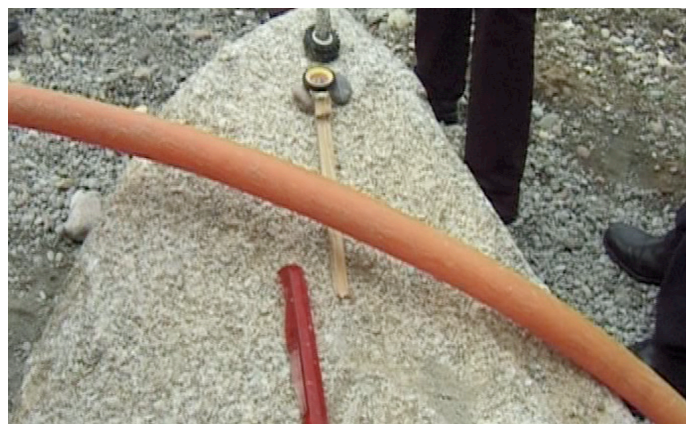
***Questions :***

Selon vous, les différentes architectures sont-elles accueillies de la même manière ?

Selon les projets, une place différente est-elle laissée à l'appropriation par les habitants ?

Pouvez-vous rapidement faire un bilan de cette initiative ?

Quel serait votre projet préféré, et pourquoi ?





Quelques liens Internet :

[http://www.archicool.com/cgi-bin/presse/pg-newspro.cgi?id\\_news=2135](http://www.archicool.com/cgi-bin/presse/pg-newspro.cgi?id_news=2135)

<http://www.archicool.com/cgi-bin/presse/pg-newspro.cgi?archive=15>

[http://mcsinfo.u-strasbg.fr/article.php?cPath=17\\_47&article\\_id=7953#](http://mcsinfo.u-strasbg.fr/article.php?cPath=17_47&article_id=7953#)

Notes personnelles :

## II Lorsque l'architecture et la société s'affrontent

### 1\_ Un exemple singulier : Pascal Häusermann

Parfois, l'architecte construit son image grâce à de la complaisance, des consensus ou des affrontements. Peut-on aller jusqu'à dire que l'architecture est une institution ? [*La bulle est l'architecte* de Julien Donada, autour de Pascal Häusermann - Fiche 4]

Le 19 novembre 2011 Pascal Häusermann aurait eu 75 ans. Il est mort le 1<sup>er</sup> novembre de cette année 2011.

La fois précédente, nous avons vu que le rapport entre architecture et société pouvait être conflictuel. L'exemple des cités et des grands ensembles nous a permis de mesurer la part que l'architecture doit à l'insondable de l'avenir. Le grand ensemble est conçu à un moment donné pour faire face à un problème donné. Il doit à la fois répondre à des questions de budget (ne pas coûter trop cher/prix-plafond HLM), et de durée dans le temps : cette architecture sera-t-elle encore valable dans trente ans ?

La logique du grand ensemble est née du manque de logis, de l'ascension sociale, de la voie tracée du progrès, et de l'innovation technique. Le grand ensemble porte avec lui toutes les aspirations d'une époque. C'est une option théorique qui part de l'idée de regrouper les moyens et de créer une économie d'échelle. Quelle est sa part de responsabilité dans l'émancipation des masses ? L'accès au confort moderne, à l'eau chaude au robinet et les toilettes dans l'appartement. Autant d'éléments inconnus qui ont fait naître l'envie d'une vie meilleure, l'envie d'un confort moderne et plus tard, l'envie d'une maison à soi.

La crise du logement des années 1950 fut un moment dramatique dans l'épisode de l'histoire sociale en France. Le cri de l'abbé Pierre (1<sup>er</sup> février 1954) débloque une situation de misère pour des millions de français. En 1955, Jean Prouvé concevra la maison économique, maison minimum, dite maison de l'abbé Pierre (à partir de la maison Alba).

La question de l'affrontement entre l'architecte et « la société » est récurrente ces cinquante dernières années. Que se soit pour des questions de formes, de mise en œuvre,

de principe, ou de doctrine, on assiste à l'affrontement entre architectes ou corps de métiers, etc.

De l'Architecte bouffon social de Claude Parent (1982) à l'architecture engagée (Lipsky), l'histoire montre que l'architecte est pris dans le mouvement social, ou parfois à rebours du mouvement social. Miroir de la société, l'architecture renvoie à des questions sociales et politiques imprégnées du contexte d'une époque. « On peut donc légitimement se demander, comme Bourdieu à propos de la sociologie, si l'architecture n'est pas, elle aussi, une forme de sport de combat » (Lipsky & Rollet, 2009).

#### Fiche 4 : **Pascal Haüsermann (1936 - )** : un architecte qui défie la norme

*Au début des années 1960, Pascal Haüsermann innove en matière d'habitat individuel et de bâtiments collectifs en proposant des cellules en forme de bulle réalisées en matière synthétique. Ce matériau sera remplacé par le béton qu'il applique suivant la technique du voile béton. Réalisables en auto-construction, les structures-bulles de Pascal Haüsermann vont trouver un certain engouement auprès du grand public. Quelques promoteurs ou artistes vont faire réaliser des cellules d'habitation, mais l'architecte se heurte aux pouvoirs publics et n'obtiendra bientôt plus de permis de construire. Ce n'est qu'à la fin des années 1990 que s'ouvrira la possibilité de construire à nouveau en Inde selon ce principe.*



Documentaire :

Julien Donada, *La bulle et l'architecte*, TS Productions, 2003, 52 mn

Repères :

- Quels sentiments vous inspirent ce documentaire ?

- Connaissez-vous d'autres architectes qui ont construit sur le modèle de la bulle ?
- A quels problèmes l'architecte est-il confronté ?
- L'architecte est-il le seul à pouvoir décider de son architecture ?
- Y a-t-il des ouvertures possibles, lesquelles ?

Prolongement bibliographique :

Céline DELATTRE, *L'architecture de Pascal Haüsermann et le mouvement pop*, mémoire dir. J-P Midant, ENSA – Paris-Belleville, 2002

« Museumotel, Râon l'Etape », *L'Arca international*, n°86, jan-fév., 2009

Véronique WILLEMIN, *Maisons vivantes*, Paris : Alternatives, 2006

Site sur Pascal Haüsermann <http://www.museumotel.com/hausermann/hauzi.htm>

## **2\_Retour sur le contexte des années 1950**

[film *La crise du logement* de Jean Dewever, 1956, 25 mn]

**La crise du logement** de Jean Dewever

"Courez voir ce court métrage maudit que pas un distributeur français n'a osé prendre, pour ne pas contrister le députéillon ou le ministricule de ses relations. Car ce film de salubrité politique concerne l'insalubrité des habitations dans lesquelles vivent une bonne moitié des français. Jamais un document n'a été aussi officiellement subversif puisque le commentaire est tiré d'extraits du Journal Officiel. Ce puissant réquisitoire du jeune réalisateur Jean Dewerer fait honneur au cinéma français en déshonorant cette quatrième République trop mal bâtie pour reconstruire. Ce film aveuglant a obtenu, comme de juste, le prix Lumière"

(source : *Le Canard Enchaîné* – Jeander, 1956)

## **3\_Discussion**

Qu'est-ce qu'une société ? Un ensemble d'individus liés entre eux par des normes, des règles et une culture commune. Qu'est-ce qui fait société ? Une langue, des lois, des institutions, une histoire partagée. La religion est-elle un critère du fondement d'une société ? Pour autant, les individus peuvent vivre ensemble, mais s'ils n'entretiennent pas des relations sociales stables, on ne peut parler de société. Mais on peut vivre ensemble sans avoir les mêmes points de vue sur la politique, la religion, l'économie, etc. Cela n'a rien à voir avec l'indifférence. Imaginons une société où tous les gens seraient indifférents l'un à

l'autre. Avoir une position différente ce n'est pas être indifférent. C'est une question d'altérité.

Société : qu'est-ce qui fait société ? « Le lien social ».

La tolérance, qui fait partie du lien social, vis-à-vis de la religion est-elle une institution ?

Qu'est-ce qu'une institution ? Abram Kardiner, anthropologue américain des années 1940, nomme « institution », « tout mode établi de pensée ou de comportement observé par un groupe d'individus (c'est-à-dire une société) qui peut être communiqué, qui est reconnu par tous, et dont la transgression ou la dérivation crée un certain trouble chez l'individu ou dans le groupe » (p. 79) [*L'individu dans sa société. essai d'anthropologie psychanalytique.* (1939), Gallimard, 1969]

Ainsi, la tolérance est bien une institution. C'est-à-dire qu'elle s'inscrit dans des rapports politiques, sociaux et culturels qui évoluent dans le temps et dans l'espace.

Qu'est-ce que l'opinion publique ? : l'idée selon laquelle il existe un espace public capable de synthétiser l'opinion contenu dans cet espace.

L'opinion publique est-elle le fruit de l'opinion des acteurs de l'espace public, ou bien reflète-t-elle l'opinion de la part visible des agents sociaux présents dans l'espace public, ou bien est-elle le fruit d'une construction sociale qui part de l'hypothèse de l'existence d'un espace public et d'une opinion commune à des agents se sentant appartenir à un même espace public et à une même société ? Cette hypothèse sous-tend l'absence d'une hypocrisie du lien social. Car si tous les individus se disent la vérité, alors l'opinion publique reflète la vérité.

pour Pierre Bourdieu l'opinion publique n'existe pas car cela suppose que chaque individu (agent social) ait une opinion, que toutes les opinions se valent, et suppose un consensus sur le problème donnée (cf. « L'opinion publique n'existe pas » in *Question de sociologie*).

Vous savez aujourd'hui que l'espace public n'appartient pas à tous. Le jeune ou le SDF ne peut l'occuper sans être chassé, le gréviste doit demander une autorisation de manifestation. Le propre de l'espace public est la fluidité.

Vous savez que les agents sociaux, s'ils appartiennent à des « classes » sociales, encore une forme socialement construite, vivent dans une même société sans pour autant avoir un point de vue identique, même lorsqu'ils appartiennent à un groupe identique. Cela peut

varier sur des différences infimes, de goûts, d'idées, de valeurs, etc. Dans une ville, des individus vivent ensemble sans partager tous les points de vue. C'est vrai à l'échelle de la ville, et c'est vrai à l'échelle d'un immeuble collectif.

Vous savez que l'opinion dépend pour une part des connaissances que l'on détient, et de l'idée que l'on a d'un phénomène social. L'opinion recèle des jugements de valeurs. Et comme chaque agent social possède son propre répertoire de jugements de valeurs, l'opinion publique telle qu'elle serait si elle était construite sur la base de l'opinion d'un ensemble d'agents sociaux, serait une opinion éclatée. Si donc il existe une opinion publique dans l'espace public, c'est qu'elle est socialement construite sur la base des attentes de l'espace public qui, comme vous le savez, est avant tout un espace politique.

La tolérance est une institution, elle répond à des normes, une éthique, des valeurs et des règles. Elle change en fonction des idéaux politiques et de l'histoire sociale d'une société. Par exemple, la pauvreté est perçue à travers le temps tantôt comme un bien venu de Dieu, qu'il faut accompagner, tantôt comme un mal qu'il faut pourchasser. Les pauvres et les vagabonds seront aider ou pourchasser. Aux époques intermédiaires, comme dans notre période actuelle, il est fait distinction entre le bon pauvre et le mauvais pauvre, celui qui accepte le contrôle social et celui qui refuse de se plier aux lois du marché... Cf. Geremek.

Tolérer un type d'architecture procède du même mécanisme social. Qu'est-ce qui dérange, la forme, les fonctions, l'esthétique ? Pourquoi tel architecte ne peut-il pas construire. L'exemple de Pascal Häusermann (*la bulle et l'architecte*, de Julien Donalo, 2003) est révélateur d'un processus de non tolérance vis-à-vis des propositions de l'architecte.

=> Film *La bulle et l'architecte*, sur Pascal Häuserman, 2003, 50 mn [Fiche 4]

Les propos de l'architecte, sa proposition, la société, le symbole qu'il véhicule.

Se référant à Howard Becker, il est possible de rapprocher le travail et l'œuvre de Pascal Häuserman de ce qu'il appelle un « **franc-tireur** ». Selon sa définition, « chaque monde de l'art a ses francs-tireurs, des artistes qui ont appartenu au monde officiel de leur discipline mais n'ont pu se plier à ses contraintes. Ils apportent des innovations que le monde de l'art ne peut accepter parce qu'elles sortent du cadre de sa production habituelle. » (p. 242).

L'architecte doit faire face à la rigidité des normes et des coutumes, pas de permis de construire, plus tard il va en Inde... Réception de son architecture.

#### ***4\_ Notes à propos de Pascal Häusermann***

« Pascal Häusermann

Né en 1936 à Bienne (Suisse).

Vit et travaille à Genève.

Pascal Häusermann fut l'un des premiers architectes en Europe à développer une architecture basée sur la modularité et la libre expression de l'individu. Dès 1956, avant même qu'il n'obtienne son diplôme d'architecte à l'Université de Genève en 1962, il dessine une cellule, d'abord pensée en bois, et par la suite réalisée en béton projeté sans coffrage, pulsé directement sur une armature métallique. La cellule est l'élément de base d'une architecture modulaire qui procède par agrégats, raccordements, entassements, juxtaposition libre d'autres éléments, qui viendront former un ensemble habitable. Avec son ami et collaborateur Chanéac, ("créateur des bulles industrialisées" avec Chanéac, écrira Michel Ragon), ou avec Anti Lovag avec qui il collabore sur des projets d'habitats cellulaires, Häusermann développe bulles et coques dès la fin des années 1950 à travers une pensée de l'espace morphologique ou biomorphique, qui aujourd'hui s'avère proche des recherches topologiques les plus prospectives menées par les jeunes architectes. En 1959, il construit une maison en forme d'oeuf, en voile de béton armé sans coffrage, à Grilly, dans l'Ain, ainsi que le prototype d'une cellule d'habitation en matières plastiques à Minzier, Haute-Savoie. En 1966, avec sa femme et collaboratrice, Claude Häusermann-Costy, il réalise un restaurant et centre de loisirs en montagne à Belledonne, près de Chambéry, ainsi qu'un Centre de Loisirs à Paris, rue de Sèvres. Il construira une Ecole à Douvaine, Haute-Savoie, ainsi que de nombreuses maisons particulières dans les années 1960, en France et en Suisse. Le succès de ses habitations est interrompu par la législation coercitive du permis de construire dans les années 1970. En 1966, il adhère au GIAP (Groupe International d'Architecture Prospective) fondé en 1965 par le critique Michel Ragon et les architectes Friedman, Jonas, Maymont, Schein, Schöffner.

Les modules d'habitations de Pascal Häusermann doivent pouvoir être construits en usine et transportés ensuite sur place. Ils doivent permettre un coût avantageux et une grande flexibilité dans la conception de son propre habitat par l'utilisateur. A cette époque, Pascal Häusermann s'associe à Patrick Le Merdy, architecte d'intérieur, et conçoit avec lui les "Domobiles", coques en mousse de polyuréthane recouvertes de polyester armé. Ce principe de l'évolutivité de l'habitat, de sa mobilité, de son extrême économie de moyens, développé à

travers des formes organiques, se structure autour de la liberté d'adaptation laissée à l'habitant, responsable des extensions ou de la combinatoire des cellules entre elles. Si les formes organiques de ses architectures donnent une impression d'empiricité, elles sont pourtant la résultante d'une recherche technique et architectonique extrêmement aboutie. Cet habitat qui doit contribuer à générer la créativité de l'habitant a toujours guidé les recherches de Pascal Häusermann, inventeur proluxe de nouvelles formes architecturales, et figure créatrice polymorphe, tout à la fois musicien, pilote d'avion, féru d'Inde et d'hindouisme, artisan de la restauration de l'Immeuble Clarté à Genève de Le Corbusier, et défenseur du libre arbitre dans la construction. »

Fonds : FRAC Centre

## **II bis – Vers une dimension symbolique de l'architecture**

L'imaginaire est au cœur de la dimension architecturale. La culture en diffuse les valeurs à travers des médias parfois inattendus.

Aborder les sciences sociales sans le vocabulaire qui va avec, revient à faire de l'architecture en s'aidant d'un manuel de pâtissier. Un détour est indispensable afin de bien comprendre les mécanismes à l'œuvre dans l'acte de bâtir.

Je vous rappelle que selon Marc Augé, l'architecture est « le métier humain le plus concerné par les problèmes du monde ». Même si la « culture du projet » l'emporte actuellement sur celle de la projection culturelle, c'est-à-dire, d'une anticipation d'un avenir possible, l'architecte ne peut se passer des outils conceptuels l'aidant à envisager l'avenir.

[<http://www.acad.asso.fr/?L-architecture-globale-un-article>]

### ***1\_ Quelques définitions [Fiche 7] :***

**Culture** : [laisser trouver une définition par les étudiants] Ensemble des pratiques, normes et valeurs communes à un groupe. J.P. Warnier se référant à Edward Tylor reprend sa définition. La culture désigne cette « totalité complexe qui comprend les connaissances, les croyances, les arts, les lois, la morale, la coutume, et toute autre capacité ou habitude acquise par l'homme en tant que membre de la société ».



**Acculturation** : Dans son ouvrage, *Anthropologie appliquée* (1971), Roger Bastide définit la notion d'acculturation, terme qui nous vient de l'Américain, en ces termes : « L'acculturation est l'ensemble des phénomènes qui résultent de ce que des groupes d'individus de cultures différentes entrent en contact continu et direct et des changements qui se produisent dans les patrons (*pattern*) culturels originaux de l'un ou des deux groupes ». Fait référence à l'anthropologie culturelle (Linton, Kardiner, Herskovits). A distinguer du changement culturel qui n'est qu'un des aspects et de l'assimilation qui n'est qu'une phase. Ce terme est à rapprocher du contact culturel. Bastide rappelle que « ce ne sont jamais des cultures qui sont en contact mais des individus » (p. 49). L'acculturation peut être « libre » ou « forcée ». Elle s'oppose à l'enculturation. Dans la forme de l'acculturation planifiée, les valeurs sont modifiées dans le temps. Voir mondialisation.

**Symbolique** : activité symbolique, « processus constitutif de l'état de culture qu'est l'attribution de sens au monde » (dic. Anthro). Chaque société sélectionne des significations (couleurs, formes, matières, rites, croyances, mythes, etc.). Diffère selon la classe sociale.

**Efficacité symbolique** : Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, 1958, définit l'efficacité symbolique grâce au rapport entre magie et religion, notamment grâce à l'étude de la sorcellerie et de la cure chamanique. Un prolongement existe en France avec l'enquête de Jeanne Favret-Saada dans le bocage Normand (les mots, la mort, les sorts). « L'efficacité de la magie implique la croyance en la magie » (p. 184). Trois conditions : d'abord la croyance en l'efficacité du sorcier et de ses techniques, ensuite, celle du malade qu'il soigne, enfin, la confiance et les exigences de l'opinion collective. « La malade y croit et elle est membre d'une société qui y croit » (p. 218) voir effet placebo.

**Violence symbolique** : Pierre Bourdieu a travaillé une bonne partie de sa vie sur les rapports de domination. « S'il est tout à fait illusoire de croire que la violence symbolique peut être vaincue par les seules armes de la conscience et de la volonté, c'est que les effets et les conditions de son efficacité sont durablement inscrits au plus intime des corps sous forme de dispositions » (Bourdieu, *La domination masculine*, p. 45). « Le principe de vision dominant n'est pas une simple représentation mentale, une idéologie, mais un système de structures durablement inscrites dans les choses et dans les corps » (p. 47).

**Potlatch** : rite par lequel un individu, membre d'un groupe, va détruire une partie de ses biens afin d'augmenter son pouvoir symbolique. Ruth Benedict, (échantillon de civilisation) les indiens Kwakiutl de la côte nord-ouest de l'Amérique, pratiquaient ce rite, réservé aux chefs. « Le grand chef convoquait sa tribu et proclamait le potlatch. « Et maintenant, disait-il, je suis tellement fier que je vais faire périr dans mon feu mon cuivre Dentalayu qui pleure dans ma maison. Vous savez combien je l'ai payé. Je l'ai acheté pour quatre mille couvertures. Maintenant je vais le détruire pour vaincre mon rival. » (p. 259).

**Notion de contexte** : Pour Ray Birdwhistell, il s'agit d'un « ici et maintenant ethnographique vérifié », *hic et nunc*, dans une relation de réciprocité des faits sociaux entre eux. Pour qui l'individu n'existe pas, ce sont les relations entre individus (I<sup>n</sup>) qui comptent.

[Ray Birdwhistell « Entretien avec Ray Birdwhistell, *La nouvelle communication*, Seuil, 1981]

Voir un documentaire de manière ethnologique c'est tenir compte du contexte dans lequel le document a été produit : histoire sociale, politique, culturelle, etc.

**Mondialisation** : L'anthropologue Jean-Pierre Warnier traite de cette question dans son ouvrage intitulé *La mondialisation de la culture* (La Découverte, 1999). Pour lui la culture est « la boussole d'une société ». Elle est indissociable de la tradition qu'il définit comme « ce qui d'un passé persiste dans le présent où elle est transmise et demeure agissante et acceptée par ceux qui la reçoivent et qui, à leur tour, au fil des générations, la transmettent ». Cela dit, « une culture ne peut ni vivre ni se transmettre indépendamment de la société qui la nourrit ». La culture est une chose vivante. Elle se transmet par l'intermédiaire de la langue d'un peuple, d'une société, d'une civilisation. Elle s'attache à une identité, et de même que chaque société possède son identité, chaque société possède sa culture.

## **2\_Mise en débat : Une mondialisation de l'architecture a-t-elle un sens ?**

« La culture n'est pas ce qui permet de briller dans les salons, ni ce qui reste quand on a tout oublié, comme aimait à le dire cet homme cultivé qu'était Edouard Herriot. C'est une capacité à mettre en œuvre des références, des schèmes d'action et de communication. C'est un capital d'habitudes incorporées qui structure les activités de ceux qui le

possèdent ». La notion de culture renvoie à la notion d'habitus forgée par Durkheim et prolongée par Bourdieu.

La notion de mondialisation pose celle de l'humanité. Toujours selon Warnier, l'humanité est « une formidable machine à produire de la différence culturelle, en dépit de tous les processus agissant en sens inverse (p. 21) ».

Partout à travers le monde nous constatons des différences : la langue, les religions, les manières de penser et d'écrire, les écarts entre les riches et les pauvres, de l'espérance de vie. Au Pakistan 17% des enfants de 12 à 17 ans sont scolarisés, ils sont 85 à 90% en Europe occidentale. Le PIB est de 1 400 \$ en Inde alors qu'il atteint 18 à 20 000\$ en Europe occidentale.

« Le terme de « mondialisation » de la culture est donc impropre si l'on entend par là une répartition des biens culturels industrialisés et marchandisés sur l'ensemble de la planète. Ce qui frappe l'observateur, c'est l'extrême inégalité entre pays, et entre catégories sociales à l'intérieur d'un même pays, devant les flux mondiaux de la culture industrialisée » (p. 60).

**L'architecture** se retrouve à toutes les étapes de cette pseudo-mondialisation. Par exemple, tous les pays industrialisés transforment leurs anciennes mines ou leurs usines désaffectées en musée. C'est une manière de faire le deuil du passé sans le détruire. Mais cette quête d'authenticité renferme une angoisse de l'avenir qui, dans le domaine architectural, se concentre sous la forme d'images et d'icônes médiatisées.

Le star system érige le concours international en une compétition d'une poignée de grands noms qui se disputent le monopole de l'emblème architectural à l'échelle du globe. Partout les mêmes noms, partout la même architecture. S'agit-il pour autant d'une mondialisation de l'architecture ou bien d'un marché mondialisé de l'architecture ?

En d'autres termes, quand nous abordons la question de la mondialisation de quoi parlons nous ? Une mondialisation de l'architecture a-t-elle un sens ?

### ***3\_Retour sur la notion de culture : Annette Tison et la maison des Barbapapa***

Lecture des épisodes où l'on voit se construire la maison, rapport au corps, référence au Moi-peau de Didier Anzieux, détail du poing levé (réf. à Mai 68). [barbapapa.AVI]

[PowerPoint]

L'enfance est le moment rêvé pour transmettre dans l'imaginaire et par l'imaginaire des pans entiers de socialisation. J'ai montré comment l'histoire de *Babar le petit éléphant* écrite par Jean de Brunhoff pouvait servir de prétexte pour illustrer l'étape de l'hominisation et des principales valeurs de la stature humaine. Comment l'illustration aide à grandir, en proposant des personnages aux formes humaines, auxquels l'enfant va facilement s'identifier, puis transmettre des valeurs sous forme d'histoires.

Les aventures de Barbapapa n'y échappent pas. Surtout en matière d'habitat et d'architecture, car Annette Tison est architecte, elle a appartenu au groupe de Montrouge, un temps aux côtés de Jean Renaudie. En 1974, au début des années 1970, sa proposition reflète un courant idéologique tourné sur l'environnement, l'écologie, les luttes sociales. Elle travaille au projet de la ville nouvelle de Val de Reuil.

La maison est comme une enveloppe. Se rapprochant du corps, elle finit par faire corps avec l'homme. Retour à la vie intra-utérine, étape ultime sécuritaire, l'enveloppe est au plus proche des rapports entre l'homme et sa névrose.

Didier Anzieu définit la notion de Moi-peau ainsi : « Par Moi-peau, je désigne une figuration dont le Moi de l'enfant se sert au cours des phases précoces de son développement pour se représenter lui-même comme Moi contenant les contenus psychiques, à partir de son expérience de la surface du corps » (p. 61). Avant cette étape, l'enfant perçoit le monde qui l'entoure comme une partie de lui-même. Muni d'un pouvoir, il fait apparaître sa mère lorsqu'il en a besoin, etc. Il est au centre de l'univers. Il va peu à peu prendre conscience de sa propre existence et de l'existence des autres. Développement psychique de l'enfant.

Pour Didier Anzieu, la peau a trois fonctions : premièrement « c'est le sac qui contient et retient à l'intérieur le bon et le plein que l'allaitement, les soins, le bain de paroles y ont accumulés ». Deuxièmement, « c'est l'interface qui marque la limite avec le dehors et maintient celui-ci à l'extérieur ». Troisièmement, c'est un moyen primaire de communication avec autrui et une surface d'inscription des traces laissées par les relations signifiantes.

La **fonction de l'architecture** est, de ce point de vue, de donner un lien entre l'homme et un état psychologique particulier. Revenir aux fonctions premières du Moi-peau, aux relations

affectives, sécuritaires, c'est délimiter l'intérieur de l'extérieur, ou encore créer un signifié signifiant, c'est-à-dire une enveloppe qui fait sens.

Lorsque cet état est entretenu par un discours politique, il s'agit d'une idéologie. Construire du sécuritaire renvoie davantage à une idéologie sécuritaire qu'à une réalité tangible et mesurable.

Notes personnelles :

### III - Vers une dimension symbolique de l'architecture : le patrimoine

Lors de notre dernière séance, nous avons vu que l'architecture s'exprime à travers la culture jusque dans des dimensions très imaginaires (avec l'illustration et l'animation pour enfants). Nous verrons aujourd'hui que la dimension patrimoniale transmet elle aussi des valeurs et une adhésion parfois farouche.

#### *1\_ Le processus de patrimonialisation*

Le processus de patrimonialisation s'inscrit dans une dimension symbolique aujourd'hui très présente. Au-delà des procès de réhabilitation, l'architecture se voit investie d'une nouvelle dimension. [*Le Corbusier en héritage* de Christian Garrier – Fiche X]

Le **patrimoine architectural** est un champ de forces qui sert à maintenir les liens entre les individus qui composent un même groupe ou qui se retrouvent dans les valeurs de ce groupe. Le processus de patrimonialisation est l'action par laquelle un objet devient patrimoine. Par processus, il faut entendre une idée de durée mais aussi de stratégie. Ce processus est sources d'enjeux, à propos de l'identité de l'œuvre, à propos des valeurs quelle véhicule, à propos de la place de chacun dans ce rapport au patrimoine (propriété culturelle). En cela le patrimoine conserve des dimensions politique, économique et symbolique.

Le patrimoine nécessite l'appropriation de l'objet. En cela l'acculturation génère-t-elle du patrimoine ?

Le **processus de patrimonialisation** est perceptible à travers de nombreuses réalisations. Il est observable lorsque les discours sont identiques, que l'on découvre un archétype concernant l'image, le sens, la volonté, etc. de l'auteur. Lorsque les idées à propos du patrimoine vont dans le même sens, c'est qu'il y a consensus (aller dans le même sens).

Un exemple nous servira à réfléchir sur le lien entre architecture, architecte et construction symbolique.

## ***2\_ Exemple de processus de patrimonialisation rétroactif***

Philippe Geslin, et l'exemple de la construction d'une hutte cérémonielle Papago au Mexique ;

Encore jeune ethnologue, Philippe Geslin se rend au Mexique en décembre 1987 pour se trouver nez à nez avec la reconstruction d'une hutte cérémonielle au cours d'un rituel qui n'avait pas eu lieu depuis près de 50 ans. L'ethnologue a alors laissé le pourquoi de son séjour pour se concentrer sur ce rituel. L'intérêt pour cet événement était d'enrichir la connaissance de l'architecture « traditionnelle » de la région, et de poser un cadre ethnographique propre à une ethnologie des techniques, associée à une ergonomie très détaillée. Le processus technique est collecté tout au long de la réalisation de la hutte, accompagné de schémas et de photos.

La hutte cérémonielle revêt un caractère sacré, et résulte d'un « long processus de sédentarisation » des indiens « Papago ».

[croquis, schémas, présentation du livre disponible à la bibliothèque]

A son retour il écrit un livre (son premier livre) sur cette expérience. Son témoignage contribue à construire l'objet qui pourrait être source de patrimoine. En cela, il contribue involontairement à produire du patrimoine. Les ethnologues parlent de patrimoine immatériel lorsqu'il s'agit de la mémoire orale. Ici on navigue entre tradition, mémoire, culturel, patrimoine... L'ouvrage de Geslin s'inscrit involontairement dans un processus de patrimonialisation car il contribue, en retour, à construire l'histoire du peuple Papago.

## ***3\_Le processus de patrimonialisation à l'œuvre : l'exemple de Firminy***

(support DVD Interviews, Guillot Xavier (dir.), Firminy : *Le Corbusier en héritage*, PUSE, 2008)

Les deux DVD disponibles dans cet ouvrage permettent une lecture du réseau qui intervient dans le processus de patrimonialisation. Les acteurs présents sont hiérarchisés : leurs propos n'ont pas la même valeur suivant leur position sociale. L'architecte est placé tout en haut,

alors que l'ouvrier se tient en bas. A côté de l'architecte nous avons le politique, c'est-à-dire le pouvoir et l'argent. A partir du DVD on pourra reprendre les éléments et construire un arbre logique permettant de voir la position de chacun, et d'identifier les absents.

Le monde qui nous entoure est rempli d'événements semblables. On notera :

- Un processus dévié où la démocratie est à l'œuvre : exemple du travail de Philippe Vermès à la Maison européenne de la photographie [livre] ; Henri Labourdette à Marseille, Marcel Lods à Rouen, Mies van der Rohe à Chicago Lake Shore Drive 680-880.
- Un processus de patrimonialisation anticipé : le star system à l'œuvre avec Frank Gehry et Bilbao, Bernard Tchumi et Blue NY.

La patrimonialisation recèle une part de symbolique dissimulée derrière le paravent esthétique (mais pas forcément). Le symbolique peut se cacher derrière le discours de l'auteur, le sens donné à son œuvre, l'idéologie qu'il a développée.

Référence complémentaire : Daniel FABRE, *Domestiquer l'histoire. Ethnologie des monuments historiques*, Paris : MSH, 2000

*Fiche 8 : Dans la maison radieuse* de Christian Rouaud, 2005, 52 mn

« Le Corbusier a construit la « Maison radieuse » de Rezé il y a cinquante ans. À l'époque, les intentions de l'architecte et celles de la société HLM qui lui en a passé la commande, étaient très ambitieuses. Il s'agissait d'imaginer un habitat collectif qui respecte la vie privée de chacun tout en favorisant les échanges et les contacts, un « village vertical », qui soit le lieu d'une vie sociale épanouie, chaleureuse et juste. L'utopie dans un édifice de béton armé. La tentation était grande de voir ce que de si belles intentions ont effectivement produit et ce qu'il en reste aujourd'hui, un demi-siècle plus tard.

Le film s'installe donc quelques temps parmi les habitants de la Maison radieuse pour essayer de comprendre comment fonctionne cette alchimie étrange qui fait qu'un objet architectural induit, facilite ou contrarie des comportements sociaux, individuels ou collectifs. Une architecture vue par les gens qui l'habitent.



Il s'agit aussi, bien évidemment, de donner à voir l'esthétique si particulière de Le Corbusier, de parcourir l'immeuble avec ses habitants pour essayer de faire sentir comment les idées d'un génial créateur s'incarnent dans des espaces à vivre, mais aussi à rêver, parce que la beauté s'y est installée avec la complicité de la lumière, de la perspective, des couleurs et de la matière.

On peut ajouter qu'en cette période de « morosité » banlieusarde, nourrie de désespoir de violence obligée, le « Corbu » comme on l'appelle à Rezé, est comme un petit signe qu'il n'y a pas de fatalité du malheur aux portes des grandes villes. »

source : <http://autourdu1ermai.fr/fiches/film/fiche-film-2045.html>

### Questions :

- Quels sont les rôles de l'association des locataires ?
- Comment les « puristes » se définissent-ils ?
- Peut-on déduire le statut professionnel des habitants ?
- Comment l'évolution de la société joue sur le projet Le Corbusien ?
- Le documentaire vous paraît-il respecter la représentativité des points de vue des habitants ?

### Prolongement :

Sylvette Denèfle, Sabrina Bresson, Annie Dussuet, Nicole Roux, *Habiter Le Corbusier. Pratiques sociales et théorie architecturale*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2006, 310 p. [cote bibliothèque A.S./DEN]



### III bis - Architecture, architecte, pouvoir : rapport entre architecture et politique

Alors que Hannah Arendt et Clément Greenberg posent les jalons d'une définition du politique, des architectes comme Paul Chemetov, Claude Parent, ou Rudy Ricciotti donnent leur point de vue éclairé sur la question. En quoi le phénomène de *gentrification* participe-t-il d'un rapport particulier à l'architecture ?

[*Les bobos dans la ville* de Amal Moghaizel– Fiche 7]

#### 1\_ Quelques éléments de compréhension

**Michel Ragon** (1977) écrit que « les architectes ne détiennent plus guère que « le monopole de la production du discours légitime sur l'architecture », ce qui contribue bien sûr fortement à figer l'idéologie architecturale en étouffant le plus longtemps possible les idées « pernicieuses ». Citant Raymonde Moulin, Michel Ragon expose l'arrivée des usagers dans le discours architectural. Première concertation avec les habitants, fin 1970. Nous retrouverons ce monopole à travers des écrits souvent critiques à l'encontre du corps des architectes.

Dans les années 1970-1980 quelques architectes et intellectuels se dressent contre un monopole de l'architecture. Michel Ragon, Claude Parent, soulèvent la question du monopole et du rapport au politique.

À la question : qu'est-ce que la politique ? **Hannah Arendt** répond que la politique « prend naissance dans l'espace-qui-est-entre-les-hommes, donc dans quelque chose de fondamentalement extérieur-à-l'homme ». Cela va à l'opposé des représentations de l'homme unique dans les religions monothéistes, où l'homme n'est qu'un tout comme Dieu. En politique, il s'agit des affaires des hommes dans toute leur pluralité humaine. Il est intéressant de faire le rapprochement entre l'homme unique et l'architecte unique, comme si l'architecte avait été créé ou pensé par Dieu.

**Rudy Ricciotti**, ce critique conformiste, fasciné par les armes lourdes et les avions de combat, radical outrancier dans sa pensée, qui n'hésite pas à traiter de « conne » une ministre de la Culture, ou écrire que « ce pédé de Vauban a détruit l'architecture en tant que

discipline artistique. Ce Vauban, c'est un pédé sans couille » (p. 25). Ricciotti est sur le devant de la scène parce que les puissants autorisent ses gesticulations. Car on ne peut impunément s'élever contre l'ordre établi sans en subir les conséquences. Or, si l'on n'est pas rattrapé par la justice c'est que l'on est protégé. Ricciotti vit dans cet entre-deux qu'il sait habilement cultiver. Il écrit : « Je suis devenu un architecte quand j'ai arrêté de me prendre pour un artiste », et plus haut : « Les artistes ont plus de courage que les architectes ». Confession d'auteur ou aveu d'impuissance ?

Il porte un point de vue tranché sur l'architecture en Europe qui lui fait écrire que « l'architecture hollandaise est l'expression même de l'impérialisme et du cynisme total. L'architecture française est l'expression la plus aboutie de la veulerie et de la soumission » (p. 94). Les architectes français sont aux ordres du politique.

Lorsqu'un projet subversif tente d'être réalisé, celui de Gilles Mahé concernant la mise à disposition d'un artiste dans un immeuble HLM à Rennes, il s'en prend à Alexandre Chemetov en ces termes : « Mais la proposition a été refusée par le brillant paysagiste traître Chemetov. Un autre criminel de guerre et théoricien janséniste de la gauche française. Il professe le mépris cognitif des Suds. Des territoires intellectuels lui sont hors la vue et hors le cœur. Il ira en enfer, je le sens » (p. 70-71).

**Paul Chemetov**, le père d'Alexandre, n'est pas dupe. Il l'écrit lui-même : « Tout architecte qui se retourne sur l'un de ses bâtiments doit mesurer la part qu'il a consentie au diable, par soumission, séduction ou aveuglement » (p. 43). Les enjeux politiques sont au cœur des décisions, des programmations, des consultations, des validations des projets. Christian Drevet dit à ses étudiants de projet qu'il faut « jouer la pute » avec le politique.

On le voit chez Le Corbusier, dans son projet pour Strasbourg par exemple, où l'intervention de Claudius-Petit n'y fera rien. **Daniel de Roulet**, architecte et écrivain suisse, n'hésite pas à souligner l'ambiguïté du personnage, notamment, dans ses rapports à la Seconde Guerre mondiale et sa cour auprès du général Pétain à Vichy. [article]

**Clément Greenberg** établit un rapport étroit entre architecture et pouvoir. Il montre que dans un même temps, un pouvoir politique peut élaborer des projets architecturaux

éloquents dans une société qui encourage, par ailleurs, le kitsch et la consommation de masse.

« Encourager le kitsch n'est qu'un des moyens bon marché employés par les régimes totalitaires pour se concilier leurs sujets » (p. 25).

Cela induit des comportements sociaux parfois hostiles à la culture dominante. « La plupart du temps ce ressentiment envers la culture va de pair avec une forme réactionnaire de mécontentement social qui s'exprime dans le retour à la religion et le puritanisme, et finalement dans le fascisme. » (p. 24)

Greenberg établit un lien entre futurisme et totalitarisme en prenant l'exemple de l'Italie des années 1930. « Quant à Mussolini, son cas est un exemple parfait de la disponibilité d'un politicien réaliste. Pendant des années il a porté sur le futurisme un œil bienveillant, il a fait construire des gares et des habitations d'Etat modernistes. On peut encore voir dans la banlieue de Rome plus d'immeubles de cette sorte que partout ailleurs au monde » (p. 27).

J'y vois là un rapport étroit entre les tensions de classe, entre une classe dominante qui impose à une classe dominée ses valeurs et ses goûts, une culture de modèles selon les intérêts du moment (démagogie culturelle). Au sens où les commandes de l'Etat ne correspondent pas forcément aux aménagements intérieurs de bureaux des ministères, toujours épris d'un classicisme (œuvres, peintures, sculptures). Voir Assemblée Nationale, photos des reportages sur Sarkozy, etc.

Philippe Stark avait dessiné le cabinet de Mitterrand.

Lorsque les intérêts financiers et politiques dépassent les intérêts humains.

⇒ Film *La folie des hommes* de Renzo Martinelli, 2001, au sujet du barrage de la vallée du Baillon, en Italie, construit par l'architecte Carlo Semenza en 1959-1963. Qui fit, le 9 octobre 1963, plus de 2000 morts à la suite de l'effondrement d'un pan de montagne, consécutif à une erreur de diagnostic géologique. On voit dans ce film les enjeux de pouvoir (scientifiques, chapelle), et enjeux politiques et économiques à l'œuvre.

Plus près de nous, et régulièrement d'autres auteurs s'indignent.

**Philippe Trétiak, architecte, écrit *Faut-il pendre les architectes ?* Seuil, 2001**

**Philippe Trétiak** s'attaque à la formation des architectes. « L'architecture n'échappe pas à l'idéologie française qui professe l'égalité sociale mais conserve partout des traits de monarchie » (p.93). Trétiak y montre une attitude élitiste, un enseignement basé sur l'apprentissage du génie, qui se concrétise par « l'image de l'architecte démiurge, solitaire et génial ». L'école veut-elle former des élites sur le modèle d'un Le Corbusier ou d'un Louis Khan. On relève aussi des contradictions : alors que Trétiak s'insurge contre la modélisation due aux grands noms, il reproche aux écoles de ne pas avoir les moyens d'inviter les stars ! Du reste la culture du génie n'est-elle pas celle dont il a su profiter et contre laquelle il se retourne ? La question du satisfecit reste posée chez un « architecte » écrivain qui ne produit pas d'architecture mais des ouvrages contre une certaine forme d'architecture à commencée par l'enseignement.

Les grands noms savent-ils enseigner l'architecture ou bien faut-il confier cette mission à des pédagogues ? C'est une vision réductrice de penser qu'une star est capable de transmettre son savoir-faire. Car la transmission des connaissances nécessite là aussi un savoir-faire et une vertu pédagogique qui n'est pas innée.

D'autres parts, se pose la question du « statut » de celui qui critique, lorsqu'il s'agit d'un « architecte » non inscrit au tableau de l'ordre des architectes, journaliste cumulant les preuves de son objectivité. Quels sont ses intérêts dans cette histoire ? Il ne pratique pas l'architecture, n'appartient pas à l'ordre et n'enseigne pas en école. S'agit-il d'un déçu ? Le témoignage d'architectes non pratiquant est-il un témoignage objectif ?

Après s'en prendre à l'enseignement, il s'en prend aux enseignants. « Cette pauvreté omniprésente, le corps enseignant l'a lui-même entretenue par son attitude et ses discours politico-ringards » (p.95). Trétiak attaque les architectes de gauche Chemétov, Ciriani... auxquels il attribue une « grande faiblesse formelle ». Il s'en prend au passage à Pierre Bourdieu, et visiblement montre son incompetence en matière de sociologie. Trétiak est un producteur d'idées reçues, mais à ce titre il incarne une pensée idéologique.

Une idéologie qui confond « l'architecture des cités » avec une « architecture criminogène », c'est-à-dire une architecture qui engendrerait de la criminalité. Ainsi, lorsque qu'il écrit que « on peut craindre un accroissement des phénomènes d'insécurité, non pas par saupoudrage de pauvres chez les riches mais par manquement à l'architecture » (p. 99) signifie une part de responsabilité incombant à l'architecture dans la gestion de la politique sécuritaire.

**Fiche 7 :**

**Les bobos dans la ville, Amal Moghazeil, Arte-France, 2006, 44 mn**

« L'apparition de nouveaux "ghetto chics" habités par les "bobos" les bourgeois bohèmes qui ne veulent pas ressembler à leurs parents "bourgeois", mais transforment pourtant les quartiers populaires qu'ils investissent en en faisant des quartiers branchés que les moins nantis sont obligés de quitter. De Londres à Paris et de Paris à Berlin, le constat est le même, ces privilégiés prennent d'assaut le cœur des villes, colonisant du même coup les anciens quartiers populaires. Sarah et Tristan Soler, la trentaine, deux enfants en bas âge sont les heureux propriétaires d'un loft somptueux. Lui est professeur d'arts plastiques et peintre. Elle est femme au foyer et photographe. Tous deux sont ravis d'être tout à la fois au cœur de la ville, entourés de commerces égyptiens, africains, chinois et d'être préservés de la foule, à l'abri des regards, des nuisances. À quelques rues de là, le petit atelier de Leslie Brown. Tous passent rendre visite à "l'anglaise" quand elle n'est pas à Londres, chez son ami et patron Steven, un journaliste aguerrri qui a élu domicile dans le très select quartier de Borough, à quelques mètres de la Tate Gallery. Un ancien quartier pour middle class transformé en véritable ghetto pour riches. Londres une ville à péage, une ville interdite, encore bien en avance sur le petit Belleville. L'une des dernières villes à subir la mondialisation de plein fouet : Berlin, Mitte, là sur quelques rues, des bars, des magasins à la mode, des appartements à des prix astronomiques ont vu le jour. Pierre Jorge Gonzalez et Judith Haase se rendent à Belleville, rue Vicq d'Azir, où ils ont aussi un petit local. À Berlin, le couple a de nombreux amis : stylistes, artistes, chorégraphes qui, tous, habitent à Mitte ou à P'Berg. Un microcosme qui vit dans une ville qui commence sa gentrification sous l'œil décalé des artistes allemands qui vivent en communauté, et se préparent à faire leurs valises pour céder la place aux nouveaux bobos qui sont arrivés. »

Source : [http://www.film-documentaire.fr/Bobos\\_dans-ville.html,film,18302](http://www.film-documentaire.fr/Bobos_dans-ville.html,film,18302)

Questions :

- Comment le processus de *gentrification* s'établit-il dans la ville ?
- Les bobos vivent-ils dans les quartiers populaires au milieu du peuple ?
- Comment *l'entre-soi* se définit-il ?
- Donnez une des particularités de l'architecture appréciée des bobos.
- Jacques Donzelot dira que la ville est la valeur suprême, qu'en pensez-vous ?

Prolongement :

[www.myjamfactory.com](http://www.myjamfactory.com)

Michel PINÇON, Monique PINÇON-CHARLOT, *Sociologie de Paris*, La Découverte, 2004

[www.gonzalezhaase.com](http://www.gonzalezhaase.com)



## ***2\_Prolongement : Récit d'une expérience personnelle***

[Expérience en Haute-Loire, et le sentiment d'insécurité]

J'ai fait une enquête en Haute-Loire, département où l'insécurité mesurée à partir des rapports de gendarmerie faisait état d'un des taux les plus faibles de France (0,17%). « On ne peut pas faire mieux », et pourtant l'insécurité, aussi difficile à appréhender, était présente. La communauté de communes recevait des lettres, des plaintes, et les élections approchantes inquiétaient les maires des différentes communes. Le sentiment d'insécurité naît à travers la rumeur. Un viol commis sur une enfant dans le voisinage, une agression dans la ville, et les fantasmes surgissent et sont entretenus plusieurs années. La rumeur est tenace : il y a insécurité. Et plus les gens entretiennent cette idée, plus le sentiment d'insécurité est grand. Plus la valeur foncière est faible.

Dire d'un quartier qu'il est sensible c'est déjà dire que le terrain ne coûte pas cher.

Lotissements, nouvelles demeures, habitat factice dans un idéal artificiel. Le PLU... La périurbanisation draine une population qui s'endette pour acheter plus loin parce que moins cher. Des ouvriers prennent un crédit sur trente ans pour assouvir leur besoin de pavillon individuel. Sur des parcelles de 750 mètres carrés, des maisons, qui resteront pour certaines plusieurs années sans crépis, des boîtes aux lettres groupées par quatre ou huit. Des voisins qui s'ignorent, chacun sa piscine, chacun son indépendance (vis-à-vis de la tondeuse à gazon ou du barbecue par exemple). Aucun regroupement n'est possible parce que les promoteurs n'ont pas prévu de terrain pour, d'espaces collectifs. Du coup, chacun reste chez soi. De là prend forme le sentiment d'insécurité, cultivé par certaines franges politiques. Il ne s'agit pas d'individualisme, il s'agit de repli sur soi, d'autisme social. Le sociologue Zygmunt Bauman, dans son ouvrage *Le présent liquide, peurs sociales et obsession sécuritaire* (Seuil,

2007), propose des réponses à la question de savoir pourquoi les gens se replient-ils sur eux-mêmes ? « A une époque où toutes les grandes idées ont perdu leur crédibilité, la peur d'un ennemi fantôme est tout ce qu'il reste aux politiciens pour conserver leur pouvoir » (p. 26). Plus tard il ajoute que « le résultat le plus évident de la campagne antiterroriste fut une rapide hausse de la peur dans tous les rangs de la société » (p. 29). Les mécanismes à l'œuvre sont pensés et orchestrés dans tous les domaines de la société, et notamment ceux de l'habitat.

Aux côtés des programmes sécuritaires, des résidences sécurisées, la périurbanisation se dote de distance, loin de tout, des commerces, des services, il faut une voiture par adulte. Le coût devient dissuasif, et les couples qui divorcent dans les cinq ans de l'acquisition, laissent leur place à des couples de retraités encore jeunes ; avec le temps, ils voudront se rapprocher des services (hôpitaux, radiologie, etc.), et quitteront leur maison individuelle, sorte de boucle.

Quelle réponse l'architecte apporte-t-il face au sentiment d'insécurité ? Celle de construire des condominiums pour classe moyenne, avec un réseau de caméras complété par un service de vigil qui scrutent jour et nuit les entrées de la citadelle, ou celle d'incorporer à son programme des maisons de vie, comparable à la maison de réunion que l'on trouve chez les peuples « peu » civilisés. Combat-on un sentiment par le repli sur soi, ou bien au contraire par l'ouverture vers l'autre ?

Quant à ceux qui projettent de construire une maison de réunion à l'intérieur d'un condominium, je ne pense pas que ce qui a motivé les résidents d'un espace sécurisé à vivre dans un enclos les rendent capable d'entretenir des liens sociaux en dehors de groupes très sélectionnés. Culture de l'entre-soi. L'entre-soi c'est rester entre-soi mais au milieu des autres. C'est faire sentir que l'on n'appartient pas à la même catégorie par des attitudes, un comportement, des pratiques...

L'arrivée d'une nouvelle population, comprenez l'invention d'une nouvelle catégorie sociale ou bien d'un groupe, contraint la ville à s'organiser différemment. La question des bobos, entendez par-là bourgeois-bohèmes, est intéressante car cette nouvelle appellation pose la question de la place physique des groupes sociaux.



Selon le sociologue Michel Pinson, les bobos sont généralement issus de la classe populaire ou moyenne et appartiennent à la grande famille de la communication, de la télévision, ou de la publicité. Ils ont un revenu élevé 6 500 euros par mois, et vivent dans les quartiers populaires à la recherche de valeurs authentiques. Ils pratiquent plutôt le vélo et n'ont pas en apparence d'objets ostentatoires (voiture de grosse cylindrée, vêtements...), mais s'habillent à la mode, et ne sont bohème qu'en apparence. Leurs enfants côtoient les meilleures écoles, les cours particuliers, et si la distance physique avec la classe populaire est proche, la distance sociale s'éloigne.

Groupe au départ, les bobos se transforment en catégorie sociale, et puisque toute catégorie est une construction sociale, c'est qu'une part politique y est incorporée. Il serait intéressant à travers le documentaire d'Amal Moghazeil d'essayer de mesurer cette part.

[*Les bobos dans la ville de Amal Moghazeil, DVD*]

### ***3\_L'architecture comme miroir de la société***

L'unité d'habitation de grandeur conforme de Firminy, construite par Le Corbusier, vit au rythme de la société et de son histoire. Celle de Rezé-les-Nantes vit suivant un rythme semblable. [*Dans la maison radieuse de Christian Rouaud, autour de Le Corbusier– Fiche 8*]

#### **[Illustrations ]**

Travail sur Firminy, DVD, Rezé ?

Notes personnelles :

## IV synthèse

Comment penser l'architecture alors que les cartes sont brouillées ? La famille, les institutions, les systèmes idéologiques sont en voie de transformation et de recomposition. Aux grandes époques historiquement datées correspond une architecture claire, lisible, car l'histoire a fait son chemin et a reconstruit l'idéal du passé. L'époque stalinienne est vécue comme un symbole à travers l'architecture de ses institutions. L'Allemagne de l'Est le montre tout comme le bâtiment de l'Exposition universelle de 1937. L'architecture moderne naît dans un contexte social et économique proche, mais il ne faut pas amalgamer l'architecture moderne et ses prolongements comme le « brutalisme » au même rang qu'une architecture prônée par des idéologies fascistes. Certes l'écart n'est pas toujours perceptible car les besoins en termes de fabrication (industrialisation) sont proches. Le projet de l'homme se trouve derrière et si ce projet est foncièrement différent, les implications de l'architecture qui lui sont proposées sont différentes. Cela tient souvent à des détails. Voilà pourquoi Le Corbusier ne fait pas l'unanimité car son propos peut être compris de différentes façons selon l'échelle du détail que l'on souhaite observer.

En France, au début du XXème siècle, des architectes ont plus ou moins suivi le modèle de l'architecture moderne qui n'est pas simplement rompre avec des formes mais aussi une pensée. Quelques architectes français ont su concevoir avec souplesse et ménager « la chèvre et le chou ». Construire et entretenir sa carrière d'architecte local et porter les idées nouvelles. Félix Dumail et Roger Poyé sont deux exemples pris au tournant de l'après-guerre. Ils illustrent à leur manière la réception de l'architecture moderne et leur insertion dans le monde de l'architecture.

La carrière de l'architecte n'est pas toujours celle de la star qui recouvre les couvertures des magazines. La plupart du temps l'architecte vit son métier entre projet, dossier administratif, paperasse, et modestie. Heureux celui qui couvre sa carrière de réalisations, mais souvent il faut mener sa barque à vue, entretenir son réseau social et être rapide dans l'exécution. Que restera-t-il de ses réalisations ? Le Corbusier est un exemple tellement exemplaire : Combien connaissez-vous d'architectes français connus ? Il y a 29661 architectes inscrits à l'Ordre des

Architectes (décembre 2009), et une dizaine (vingtaine) d'architectes français connus. Cela représente 1 sur mille. Serez-vous cette unité ?

Et puis être architecte c'est savoir faire des concessions. Nous l'avons vu avec Pascal Hausermann et son projet d'architecture bulle. Bien sûr d'autres architectes ont conçu des bulles et des formes sphériques Antti Lovag, mais ils ont su construire avec et ne pas s'opposer aux corporations du bâtiment et à la DDE.

(Conseil : reprendre les notes de cours des séances 1 à 7 et faire un bilan personnel).

Séance de synthèse, préparation de l'examen sur table]

## **V Recommandation pour le partiel**

L'exercice proposé sera une dissertation autour de la définition de l'architecture. Cette définition vous sera donnée par un homme particulier (son statut), et il faudra dissenter autour en vous positionnant par rapport aux définitions données au cours et par rapport à une analyse du discours dans lequel cette définition est produite. Les notes de cours sont indispensables. Mais au-delà, une réflexion personnelle peut apporter un éclairage nouveau, convergent ou divergent. Il doit être argumenté. Attention à la rédaction, au style, à l'écriture (graphie). Prendre le temps de rédiger, et ne pas en écrire trop long. Deux à trois pages en deux heures.

## Bibliographie indicative

- Didier ANZIEU, *Le moi-peau*, Dunod, 1995
- Marc AUGE, *Où est passé l'avenir ?*, Panama, 2008, réédité en Points Essai, 2011
- Hannah ARENDT, *Qu'est-ce que la politique ?*, Seuil, 1995
- Zygmunt BAUMAN, *Le présent liquide. Peurs sociales et obsession sécuritaire*, Paris : Seuil, 2007
- Xavier BONNAUD, *De la ville au technocosme. Le meilleur des mondes ?*, L'Atalante, 2008
- Pierre BOURDIEU, « Mais qui a créé les créateurs ? », in *Question de sociologie*, Ed. de Minuit, 1984, pp. 207-221
- Pierre BOURDIEU, *Sur l'Etat. Cours au Collège de France 1989-1992*, Paris : Seuil, 2011
- Alberto CAMPO BAEZA, *La idea construida, penser l'architecture*, Ed. de l'Espérou, 2010
- Ellen CAZIN, *Roger Poyé. Architecte et modernité à Calais, 1991-1958*, musée des beaux-arts de Calais, 1997
- Florent CHAMPY, *Sociologie de l'architecture*, Seuil, 2001
- Paul CHEMETOV, *La fabrique des villes*, Ed. de l'Aube, 1992
- Charles DELFANTE, *Souvenirs d'un urbaniste de province*, Editions du Linteau, 2010
- Daniel FABRE, *Domestiquer l'histoire. Ethnologie des monuments historiques*, Ed. Maison des sciences de l'homme, 2000
- Georges FARHAT, *Les années soixante hic et nunc. Architecture, urbanisme, paysage*, Editions de la Villette, 2010
- Massimiliano FUKSAS, *Chaos sublime*, Arléa, 2009
- Françoise FROMONOT, « Le pavillon noir flotte sur la marmite », *Criticat*, n°2, 2008
- Bronislaw GEREMEK, *La potence ou la pitié*, Gallimard 1987
- Philippe GESLIN, *Ethnologie des techniques. Architecture cérémonielle Papago au Mexique*, L'Harmattan, 1994
- Benoît GOETZ, Philippe MADEC, Chris YOUNES, *Indéfinition de l'architecture*, Ed. de la Villette, 2009
- Clément GREENBERG, *Art et Culture. Essais critiques*, Macula, 1988
- Xavier GUILLOT (ss. la dir.), *Habiter la modernité*, PUSE, 2006
- Xavier GUILLOT (ss. la dir.), *Firminy. Le Corbusier en héritage*, PUSE, 2008
- Noël JOUENNE, *La vie collective des habitants du Corbusier*, L'Harmattan, 2005
- Noël JOUENNE, *Dans l'ombre du Corbusier. Ethnologie d'un habitat collectif ordinaire*, L'Harmattan, 2007
- Abram KARDINER, *L'individu dans sa société. Essai d'anthropologie psychanalytique*, Gallimard, 1969
- Rem KOOLHAAS, *Junkspace : repenser radicalement l'espace urbain*, Payot, 2011
- Franco LA CECLA, Ida MARSIGLIO trad., *Contre l'architecture*, Arléa, 2010

Florence LIPSKY et Stéphane ROLLET, *Les 101 mots de l'architecture à l'usage de tous*, Archibooks, 2009

Thierry PAQUOT et Pierre GRAS, *Le Corbusier voyageur*, L'Harmattan, 2008

Claude PARENT, *L'architecte bouffon social*, Casterman, 1982

Carmen PERRIN, *L'écran, le seuil, la trouée*, musée des beaux-arts de Calais, 1997

Renzo PIANO, *La désobéissance de l'architecte*, Arléa, 2009

Daniel PINSON, *Architecture et modernité*, Flammarion, 1996

Christian DE PORZAMPARC, *Architecture : figures du monde, figures du temps*, Fayard, 2006

Michel RAGON, *L'Architecture, le prince et la démocratie*, Albin Michel, 1977

Rudy RICCIOTTI, *Blitzkrieg*, Transbordeur, 2005

Daniel DE ROULET, « Le voyage à Vichy », *Le Corbusier voyageur*, Paris, 2008

Philippe TRETIAK, *Faut-il pendre les architectes*, Seuil, 2001

Vincent VESCHAMBRE, « Patrimonialisation et enjeux politiques : les édifices Le Corbusier à Firminy », *Norois*, 2000, n° 185, pp. 125-137

Jean-Pierre WARNIER, *Construire la culture matérielle. L'homme qui pensait avec ses doigts*, PUF, 1999

Frank Lloyd WRIGHT, *Testament*, (1957), Ed. Parenthèses, 2002

Bruno ZEVI, *Apprendre à voir l'architecture*, Editions de Minuit, 1959

Peter ZUMTHOR, *Penser l'architecture*, Birkhäuser, 2008